U d'/of OTTAWA
39003002501624

9-10-68

CONTES

DE

HÉGÉSIPPE MOREAU

TIRAGE A PETIT NOMBRE

Il a été fait un tirage spécial de :

30 exemplaires sur papier de Chine (nos 1 à 30).
30 — sur papier Whatman (nos 31 à 60).

---

60 exemplaires, numérotés.

CONTES

DE

HÉGÉSIPPE MOREAU

SUIVIS DE

POÉSIES DIVERSES

PUBLIÉS AVEC UNE INTRODUCTION

PAR

ALEXANDRE PIEDAGNEL

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

—

M DCCC LXXXI

PQ
2367
.M6A6
1881

HÉGÉSIPPE MOREAU*

Un journal qui insérerait mes vers me ferait plutôt payer l'insertion qu'il ne me la payerait à moi-même.

HÉGÉSIPPE MOREAU.

I

LES CONTES A MA SŒUR *et quelques poésies sincères, voilà ce qui assure au charmant auteur du* MYOSOTIS *l'admiration émue et fidèle de la postérité.*

Jamais on ne se lassera de relire ces pièces gracieuses et si touchantes : LA FAUVETTE DU CALVAIRE, SUR LA MORT D'UNE COUSINE DE SEPT ANS, LA VOULZIE, A MON AME, A MES CHANSONS, *et surtout* LA FERMIÈRE, *ce pur chef-d'œuvre que savent par cœur tous les amis du sentiment vrai. On aimera toujours, également, ces jolis contes en prose, trop courts :* LE GUI DE CHÊNE, LA SOURIS BLANCHE, LES

* Voir les notes, pages XXVIII et suivantes.

PETITS SOULIERS... *et Sainte-Beuve a eu raison de dire qu'on y voit à nu le fond de l'âme et de l'imagination de l'écrivain, « aux heures riantes et aux saisons heureuses ».*

Hégésippe Moreau a été bien cruellement éprouvé, et même une grande partie de sa célébrité — très légitime, d'ailleurs, — est due à sa misère profonde et presque constante, à ses souffrances physiques et morales si terribles et si fréquentes! Ce souvenir attendri entoure d'une auréole la blonde tête du poète. Hélas! il est mort, comme l'infortuné Gilbert, tout jeune encore, seul et désespéré, sur le maigre et dur matelas d'un lit d'hôpital, et certes on peut croire que, si sa vie avait été moins amère et plus longue, il aurait produit beaucoup de belles œuvres pleines à la fois d'émotion et de charme. Son bagage littéraire, où les ébauches sont nombreuses, est, en quelque sorte, celui d'un adolescent de génie; cette fleur de jeunesse nous semble délicieuse, lorsque Moreau s'abandonne, dans ses rêveries, — et par conséquent dans ses vers, — aux souvenirs d'enfance, aux pensées tendres et naïves; dans sa vie et dans son œuvre, on ne saurait trop louer tout ce qui a trait à l'affection et à la reconnaissance. Quoi qu'on en ait dit, Hégésippe Moreau n'était pas, Dieu merci! un poète politique : dans les jours agités, il a crayonné d'une main fiévreuse quelques pages violentes et âpres,

parce que, jeune et pauvre, il était déjà aigri et meurtri par le combat de la vie. Sentant vivement, il chantait à ravir les choses intimes; il excellait à peindre ses impressions, ses tristesses et ses courtes joies, — et cette part de gloire est assez belle! En cherchant à donner à Moreau une autre physionomie, on le rendrait à coup sûr moins sympathique. Laissons-lui donc sa fraîche couronne de roses de Provins et de myosotis, si parfumée et si agreste, et rappelons-nous bien que jamais la politique n'a grandi un poète. Le rêveur aimé de la Muse qui lui murmure à l'oreille : « Plus haut! toujours plus haut! » a les yeux enivrés d'azur et le front dans les étoiles; la politique, au contraire, force trop souvent à baisser un regard assombri vers la terre : l'homme d'État, le polémiste, voient surtout des vaniteux et des mécontents; ils n'ont, en général, aucun souci du coup d'aile.

Nous nous souvenons, à ce propos, que, — par une bizarrerie inexplicable, — Lamartine, dans les dernières années de sa vie si pleine de rêves et d'événements, s'excusait presque d'être l'auteur des MÉDITATIONS *et de* JOCELYN; *il nous a parlé en ce sens à diverses reprises. « J'ai fait trop de vers, » nous disait-il un jour d'un air attristé, en caressant lentement ses chers lévriers... — Ne l'oublions pas, sa prose même, où l'on rencontre tant d'images et de magnifiques broderies, est, avant tout, harmo-*

nieuse. Lorsque le charmeur, après avoir peint l'Orient, retraçait notre histoire nationale, ce qui frappait le plus, c'était la poésie intarissable de son imagination : les GIRONDINS *idéalisés d'une façon si puissante le prouvent éloquemment. Loin des orages de la tribune, sur les hauteurs sereines du « pays bleu », la Muse croyante et mélancolique de Lamartine protégera toujours cette grande mémoire !*

Dans ses satires, où la verve ne fait point défaut, Moreau s'est inspiré parfois de Barthélemy; dans ses chansons, très alertes, très spirituelles et d'une gaieté communicative, il a pris le ton de Béranger, qu'il admirait, du reste, ardemment, et non sans raison. Ces bluettes ont toutes un air de famille, et leur allure — pimpante, mais fort légère, — nous oblige à les exclure du recueil d'œuvres choisies que nous offrons aux délicats.

Le poète est lui-même, — *nous ne saurions trop le dire, — dans ses meilleures compositions, et voilà l'essentiel. La jeune fille dans les bois ombreux, l'adolescent au collège, le vieillard les pieds sur les chenets, remercieront toujours avec effusion Hégésippe Moreau d'avoir écrit le* MYOSOTIS ! *En obéissant à l'élévation de son esprit, à la générosité native de son cœur, il a créé des choses exquises et durables. — Ses douleurs ont été allégées par la pure et fidèle affection d'une adorable femme qu'il*

appelait sa sœur, et il lui doit certainement ses chefs-d'œuvre. Chaque fois qu'il a pensé à « sa sœur » ou parlé d'elle, dans ses vers, dans ses contes en prose et dans ses lettres familières, il a trouvé des accents d'une grâce infinie.

Au milieu de son malheur trop réel, mais augmenté très souvent, il faut l'avouer, par l'irascibilité d'une nature ombrageuse, un peu sauvage et impressionnable à l'excès, Hégésippe Moreau a ressenti cette joie ineffable d'être aimé. Quoi de plus doux, quoi de plus consolant que ces preuves d'affection tendre et sans arrière-pensée, et dans un chemin rude et montueux, où abondent les cailloux et les ronces, quelles suaves églantines à respirer! — Tous les fervents amis de la poésie doivent une vive reconnaissance aux âmes bienfaisantes qui secoururent l'auteur du MYOSOTIS *en tant de circonstances difficiles. Né de parents non mariés; tout enfant, à Provins, privé de famille et sans ressources, il était voué fatalement à la misère. Eh bien! on lui a fait donner une solide instruction, on l'a accueilli, encouragé, protégé, et parmi ces loyales mains tendues vers l'orphelin, ce sont celles de* sa sœur, *si petites et si douces, qu'il a toujours saisies avec le plus d'empressement, embrassées à pleines lèvres avec le plus de profonde et respectueuse tendresse. C'était justice : personne ne lui fut, en effet, plus sincèrement dévoué, ni d'une façon plus délicate et plus ingénieuse que*

Mlle Lebeau, la fille de l'honorable imprimeur, aujourd'hui maire de la ville de Provins. Il faudra toujours réunir ce nom à celui d'Hégésippe, car cette belle et pure jeune fille,—qui devint une femme accomplie, hélas! morte maintenant, — fut la consolatrice et, vraiment, la muse du ravissant écrivain.

Nous dédions à la mémoire de Louise Lebeau cette édition des œuvres choisies de son frère d'adoption : c'est un frais bouquet des fleurs champêtres et embaumées qu'elle aimait tant! Nous le déposons pieusement, comme un sincère hommage, sur une tombe au-dessus de laquelle l'âme du poète a, sans nul doute, voltigé déjà bien souvent, dans un rayon de soleil printanier, en même temps que les fauvettes et les rossignols.

II

Hégésippe Moreau, né à Paris, rue Saint-Placide, n° 9, le 8 avril 1810 (et non le 9, comme on l'a fréquemment imprimé), était fils naturel de Marie-Philiberte Roulliot [1] *et de Claude-François Moreau* [2]*. Il a été déclaré sous les noms de Pierre-Jacques Roulliot. Le prénom d'Hégésippe, donné à l'enfant uniquement par fantaisie, est le seul qui soit resté joint au nom de Moreau, pris à bon droit par*

le poète. Les signataires de l'acte inscrit à la mairie du Xe arrondissement, le 9 avril 1810, étaient un joaillier[3] *et un huissier. — Quelle singulière ironie du hasard! Le premier témoin, parrain du nouveau-né, pouvait, à la rigueur, faire songer à l'or, aux diamants et aux perles qui couronnent la fée du logis, et le deuxième représentait on ne peut mieux la prose aride de la vie réelle. Le pauvre Moreau avait la tête et le cœur tout remplis des trésors scintillants de l'inspiration, mais s'il n'a guère eu affaire aux prosaïques huissiers, c'est parce que, ne possédant rien de* positif, *on se trouvait dans l'impossibilité absolue de le saisir.*

L'auteur du MYOSOTIS *fut amené tout petit à Provins. Son père, qui était professeur de quatrième au collège de cette ville, et fort estimé dans le pays, mourut quatre ans après la naissance d'Hégésippe. La veuve, demeurée sans ressources et pleine de courage, quoique très maladive, devint aussitôt femme de chambre chez l'excellente Mme Favier (en premières noces, Mme Guérard), qui s'intéressa beaucoup à ces deux êtres si malheureux. L'enfant, dans ses premières années, ne se douta guère des amertumes de la vie; il vécut près de sa mère, au milieu de la paix riante et verdoyante de Champbenoist, propriété de leur bienfaitrice; puis il fut placé gratuitement, par les soins de cette digne femme, au petit*

séminaire de Meaux, puis à celui d'Avon, sur la lisière de la forêt de Fontainebleau.

Moreau avait à peine douze ans lorsque, à propos d'une visite pastorale de l'évêque de Meaux à Avon, il chansonna Mgr de Cosnac et un abbé de la congrégation qui avait composé une pièce de vers latins en l'honneur du prélat. Ces couplets d'écolier sont curieux à reproduire, — quoique peu charitables et fort injustes, car Mgr de Cosnac était à la fois un homme d'esprit et un vrai lettré :

Connaissez-vous monsieur l'abbé,
Savant depuis l'A jusqu'au B ?
A rimer il s'amuse ;
Eh bien !
La mémoire est sa muse...
Vous m'entendez bien.

Ses discours *ab hoc et ab hac,*
Enchantent monsieur de Cosnac :
Un sot, dit la satire,
Eh bien !
Voit plus sot qui l'admire ;
Vous m'entendez bien.

Ainsi que nous l'avons dit, Mlle Louise Lebeau, du même âge qu'Hégésippe, exerça toujours sur le poète une grande et salutaire influence. Mme Sophie Guérard, belle-fille de Mme Favier, fut également très bonne pour lui. Elle l'accueillait souvent à Saint-Martin de Chenestron, joli petit village situé à vingt kilomètres de Provins et où elle habita longtemps. La

Voulzie y prend sa source, tout à côté de la ferme de l'hospitalière Mme Guérard, que le rêveur reconnaissant a délicieusement chantée.

III

En 1829, Moreau se décidait à venir à Paris pour y tenter la fortune, et, comme il avait commencé à apprendre le métier d'imprimeur chez M. Lebeau, au sortir du collège, il demanda et obtint aussitôt du travail dans la maison si justement célèbre de Firmin Didot.

A peine installé tant bien que mal, Hégésippe écrivait à Mlle Lebeau : « Je pense toujours à Provins, il me semble que j'y ai laissé à la fois une mère... une amie... Ma sœur, vous étiez là pour m'aimer comme une famille entière. Mon pays, c'est vous. »

Un peu plus tard, déjà las de l'isolement et découragé par les difficultés croissantes de la vie, il écrit encore à sa consolatrice fidèle :

« Pourquoi vous ai-je quittée, ma sœur? Pourquoi m'avez-vous laissé venir? Pourquoi m'avez-vous caché vos larmes quand vous deviez donner des ordres? Vous n'aviez qu'à dire : Je le veux; vous n'aviez qu'à étendre la main pour me retenir; et vous ne

l'avez pas fait! Quand j'y réfléchis, maintenant, je ne conçois pas comment j'ai pu me résoudre à vous quitter pour me jeter les yeux ouverts dans un abîme de misère et de honte. Maintenant, je n'ai plus d'espérance. Vous devez vous apercevoir du désordre de mes idées; pardonnez-moi donc si je m'exprime d'une manière inconvenante. Oui, en relisant mes premières phrases, je m'aperçois qu'elles renferment presque des imprécations contre vous. Pauvre sœur, vous avez cru sacrifier vos affections à mon intérêt, et je ne devrais m'en souvenir que pour vous aimer davantage. Oui, je vous aime, et j'ai besoin de vous le répéter, car, dans la situation où je suis, toutes les suppositions sont permises, et cette lettre est peut-être un adieu. Je vous aime, car vous m'avez entouré de soins que je ne méritais pas, et d'une tendresse que la mienne ne peut assez payer. Je vous aime, car je vous dois mes seuls jours de bonheur, et, quoi qu'il arrive, jusqu'au dernier soupir je vous aimerai et vous bénirai. Je ne vous donne pas d'adresse: qui peut savoir où je coucherai demain? »

Nous détachons les navrantes lignes qui suivent d'une autre lettre du malheureux orphelin, adressée également à sa confidente préférée :

« ... Je n'ai que des chagrins à vous avouer, ma bonne sœur; il s'opère chaque jour en moi un désordre qui me désole et dont je ne puis m'expliquer la cause; toutes mes facultés s'éteignent, mon esprit est

lourd, ma tête stupide; ma mémoire même, autrefois si heureuse, menace de disparaître...

« Ma chambre est petite et froide, ma sœur, mais la nuit j'enveloppe mon cou d'un mouchoir qui a touché le vôtre, et je n'ai plus froid. »

Ce dernier détail n'est-il pas charmant? O jeunesse, ô poésie! Vous aurez toujours de ces adorables privilèges, de ces rêveries délicieuses, — qui, par exemple, feront éternellement sourire de pitié le majestueux M. Joseph Prudhomme et sa très nombreuse famille!

Hégésippe Moreau, se reprenant à l'espérance, concourt, à l'âge de dix-neuf ans, pour le prix de poésie à décerner par l'Académie française. Le sujet désigné était la DÉCOUVERTE DE L'IMPRIMERIE. *M. Ernest Legouvé, alors dans sa vingt-deuxième année, fut couronné. Moreau dédia sa pièce à M. Didot; elle figure dans* LE MYOSOTIS. *En voici les derniers vers, les mieux venus :*

Hélas! pourquoi faut-il qu'aveuglant la jeunesse,
Comme tous les plaisirs, l'étude ait son ivresse?
Les chefs-d'œuvre du goût, par mes soins reproduits,
Ont occupé mes jours, ont enchanté mes nuits,
Et souvent, insensé! j'ai répandu des larmes,
Semblable au forgeron qui, préparant des armes,
Avide des exploits qu'il ne partage pas,
Siffle un air belliqueux et rêve de combats...

Nous avons eu grand soin de nommer les bonnes

fées du poète, qui l'aimèrent tout enfant; il ne faut pas oublier de citer aussi Mme Emma Ferrand, de la Gironde. Convaincue du talent de Moreau, elle le protégea cordialement à Paris et l'engagea plusieurs fois à se marier. Voici la jolie lettre qu'il écrivait à « sa sœur » à ce sujet, en août 1836 :

« *Une dame bien bonne et bien spirituelle, à qui j'avais confié mes peines, m'a conseillé de me marier. Elle me désignait même une personne qui, disait-elle, me convenait sous tous les rapports; et vous ne devineriez jamais quelle est cette personne... C'est vous... Voilà le fait! Elle a voulu savoir à qui j'avais adressé* LA SŒUR DU TASSE, *et, malgré une réponse évasive, elle était parvenue à savoir que c'était Mme J. (Mme Jeunet), de Provins. La personne qui l'avait si bien informée oublia de lui dire que la sœur du Tasse était mariée. Et je souriais la larme à l'œil, quand je l'entendais me répéter sérieusement : « Vrai, Monsieur Moreau, je crois que cette personne ferait votre bonheur! » N'est-ce pas, ma sœur, que c'est une personne bien bonne et bien spirituelle?* »

L'auteur du MYOSOTIS *appelait souvent Mme Ferrand « l'idole n° 3 ». Dans son* ODE A BORDEAUX, *il lui dit :*

Entre mes idoles jumelles
Prends donc place, et règne comme elles
Dans le Panthéon de mon cœur.

En marge du manuscrit original, il avait écrit : « Les

idoles de mon Panthéon s'appellent Sophie et Louise. » Armand Lebailly eut, en 1863, cette pièce intéressante entre les mains; il la cite dans sa biographie de Moreau, pleine de menus faits et fort émue, mais qui est, à vrai dire, un panégyrique, — ce que nous sommes loin de blâmer. En effet, Lebailly, très doué, très maladif et fort intimement lié, lui aussi, avec la misère, était porté à s'occuper d'Hégésippe Moreau en quelque sorte passionnément. Il y avait entre eux une double parenté : le talent et la souffrance. Hélas! ils ont succombé, l'un et l'autre, avant l'heure de la maturité.

Dans une lettre du 24 juillet 1837, le poète de la VOULZIE *peignait ainsi son « idole n° 3 » :*

« Mme Ferrand est une petite femme de quarante ans environ, spirituelle, vive et même étourdie. Elle a dû être naturellement fort gaie. Mais elle a eu de grands malheurs. Elle a perdu à la fois une assez belle fortune et deux enfants de cinq à six ans. Depuis ce temps, elle parle comme on soupire. C'est une femme aussi honnête que bonne. »

IV

La Révolution de 1830 enthousiasma et surexcita très vivement Hégésippe Moreau. Pendant les trois

journées, il se battit sur la place du Carrousel. La petite troupe de jeunes gens dont il faisait partie fut celle qui enleva la caserne des Suisses après une fusillade de deux heures[4]. *Au milieu de la mêlée, raconte A. Lebailly, « il croit voir un soldat tomber sous ses balles », et il écrit à Mme Guérard :*

« J'ai tué un homme, mais j'en sauverai un autre. » En effet, « quelques heures après, un Suisse se dirigeait vers la frontière, déguisé avec l'unique redingote du poète ».

La Révolution, selon l'usage, ne donnant pas tout ce qu'on attendait d'elle, fit promptement des mécontents. Les ouvriers typographes s'agitèrent, et Moreau, imitant bon nombre de ses camarades exaltés, quitta son refuge — l'atelier de la maison Didot — pour revendiquer ses droits. Hélas! le pauvre rêveur tombe aussitôt dans la plus complète détresse!

Le 1er avril 1831, on lui offre une place de maître d'étude à la pension Labé. Il l'accepte, mais, au bout de six mois, il doit se résigner à garder la chambre, à abandonner ce modeste et prosaïque emploi. Une hémoptysie, conséquence à la fois de privations anciennes et de préoccupations graves, s'est déclarée. Moreau ne se rétablit que lentement et très imparfaitement.

« C'est à cette fatale époque (1832) que le poète, nous dit Sainte-Marie Marcotte, son premier bio-

graphe [5], *pendant les nuits, couchait sous un arbre du bois de Boulogne ou dans un bateau de charbon amarré aux bords de la Seine, qu'il errait au milieu des rues de Paris, composant une ode* A LA FAIM ; *qu'assis sur une borne et rencontré par une patrouille, il se laissait jeter à la préfecture de police, et qu'il y restait sans se nommer, sûr au moins de trouver là un asile qu'il ne devrait à la générosité de personne... C'est alors que, le choléra survenant, il se faisait admettre à grand'peine dans un hôpital, et s'y roulait dans le lit d'un cholérique afin de s'inoculer la peste. »*

De pareilles souffrances, une aussi cruelle incertitude du lendemain, expliquent la misanthropie de Moreau, qui n'est pas, du reste, au bout de ses épreuves !

En 1833 *(janvier et février), nouvelle maladie, plus sérieuse encore que les précédentes. Il faut donc rentrer à l'hôpital ! A ce moment si critique l'infortuné improvise la pièce touchante que nous reproduisons en entier, et où se trouvent ces vers navrants :*

Si seulement une voix consolante
Me répondait quand j'ai longtemps gémi !
Si je pouvais sentir ma main tremblante
Se réchauffer dans la main d'un ami !...

Au mois de mars suivant, pédestrement, le convalescent part pour Saint-Martin et Provins. Il fuit

l'enfer parisien pour retourner au paradis! Son ange gardien lui a, sans nul doute, soufflé cette bonne pensée. Le voilà en route, bien faible encore, mais déjà un peu réconforté par les rayons du soleil matinal. Que l'herbe est verte, et combien le calme est doux! Çà et là, les vieux arbres bourgeonnent, le ciel clément n'a plus de sombres nuages, la brise est vivifiante; le malheureux enfant la respire à pleins poumons! Tout est pour lui un sujet de joie le long de ce chemin béni : l'oiseau, qui prépare son nid dans le bois voisin, gazouille un refrain amoureux en son honneur; le rustique papillon blanc frôle amicalement de l'aile son front pâle; la fleur des prés, humide encore de rosée, s'incline et lui offre son parfum; la jeune laitière qui passe, pieds nus, accorte et pressée, prend le temps, néanmoins, de sourire en lui disant : Bonjour! Les fraîches idylles remplissent les sentiers, et le gazon, l'ormeau, le zéphyr, la pâquerette, le pinson, le ruisseau babillard, la fillette naïve, tout semble dire au poète : O songeur éternel, la liberté, la voilà! Liberté de penser, liberté de courir à travers champs, liberté de croire, liberté d'aimer! Les vois-tu, ces amis de tes rêves? les entends-tu, ces délicieux accents de la nature immuable et maternelle? Va donc du côté de la paix, du côté de la franchise et de l'affection robuste et fidèle, que rien ne lasse et que nul ne saurait détruire!

Harassé, mais ravi, Moreau arrive enfin à la

ferme de Saint-Martin. Mme Guérard, — la fermière, — l'accueille à bras ouverts. Les couleurs reviennent au malade; le bonheur, lui aussi, est vite revenu. L'auteur du MYOSOTIS *n'a-t-il pas les fêtes quotidiennes et l'horizon véritable du poète! Sa chère Voulzie jase doucement à deux pas; les roses embaument; le lait si pur calme cette poitrine fatiguée, et il fait vraiment bon composer des vers radieux d'espérance sous les grands arbres du verger.*

Hélas! cette vie si saine et si charmante ne peut durer toujours. Hégésippe Moreau revoit ses quelques amis de la ville voisine. Pourquoi ne fonderait-on pas un journal en vers, où la politique tiendrait une large place? La politique! elle va encore tout gâter. LE DIOGÈNE *paraît*[6] *(un vilain patron, dit finement le judicieux Sainte-Beuve); on réunit, après beaucoup d'efforts, quatre-vingts souscripteurs. Des susceptibilités sont bientôt éveillées; la fortune ne songe guère à paraître, mais, en revanche, les discussions, l'aigreur et la malveillance se montrent déjà. Une chanson innocente au fond est la cause d'un duel. Le poète, provoqué par un de ses trop rares lecteurs, se bat, et, irrité, fait soudain ses adieux à son pays d'adoption.*

V

En regagnant Paris, Moreau avait emmené sa compagne habituelle : la misère. Elle s'y installa avec lui. Quinze jours plus tard, le maire de Provins, M. Gervais, ayant reçu de l'orphelin, qu'il aimait beaucoup, une lettre très pressante sollicitant un secours[7], *lui fit immédiatement remettre deux cents francs. Le 16 juillet 1834, à bout de ressources, le pauvre poète revient à la charge : « Le souvenir de vos offres m'enhardit à m'adresser encore à vous. C'est la seconde et la dernière fois. » L'excellent M. Gervais répondit aussi éloquemment que lors de la première lettre; il expédia de nouveau deux cents francs*[8]. *L'auteur du* GUI DE CHÊNE *s'occupait, à cette époque, de la compilation quotidienne des journaux, pour une Revue nouvelle, qui mourut fort jeune! et il ne possédait, suivant sa coutume, aucune avance lui permettant d'attendre le payement de ses appointements éphémères, fixés à cent francs par mois.*

Hégésippe Moreau devient, en 1835, répétiteur dans la maison Chapuis; sa santé délabrée l'oblige bientôt à résigner ces humbles fonctions.

En mai (de la même année), le poète, qui avait mis son gilet en gage pour assister à la première re-

présentation de CHATTERTON, *envoya au comte Alfred de Vigny la pièce suivante. Elle ne se trouve dans aucune des éditions du* MYOSOTIS.

On comprend aisément l'ardente émotion de Moreau; l'infortuné Chatterton n'était-il pas son grand frère?

Au Théâtre-Français deux beaux noms sur l'affiche
M'attirèrent un soir : ce soir-là j'étais riche ;
J'avais pour avenir deux francs ; je les donnai ;
Et je vis *Chatterton,* et chaque mot du drame
Eut un écho si long et si doux dans mon âme
Que la nuit, seulement bien tard, je soupçonnai
Qu'en ce jour de bonheur je n'avais pas dîné.

Seul, j'écoutais encor d'un bruyant auditoire
Le sanglot triomphal répéter : Gloire, gloire
A la Muse qui n'a ni sang ni fange au pied,
Par qui la nouvelle ère au théâtre commence !...
J'écoutais, je mêlais ma note au chant immense,
Puis j'ajoutais tout bas, palpitant, l'œil mouillé :
Qui s'inspira si bien doit sentir la pitié.

Hélas ! quand il évoque une infortune morte,
Le poète pieux, s'il savait qu'à sa porte
L'immortel Chatterton vit encor pour souffrir ;
S'il savait qu'à Paris tous les jeunes poètes,
De ce bruyant désert pâles anachorètes,
N'ont plus, en s'abordant, qu'un salut à s'offrir,
Le salut monacal : Frères, il faut mourir !

Que l'un d'eux, demi-nu, dans sa chambre malsaine
Pousse un drame réel à sa dernière scène,
Et, sans étoile au ciel, sans bon ange ici-bas,
Pour éviter la faim, courant au suicide,
Tient levé, maintenant, sur son estomac vide,
Le fer qui découpait le pain de ses repas
Et qui, depuis trois jours, trois longs jours ! ne sert pas !

Puis, se ressouvenant qu'il est bien jeune encore,
Qu'après l'hiver l'oiseau se ranime et picore,
Que ses chansons vivraient peut-être s'il vivait,
Qu'un ange sur son front marqué de l'anathème,
Peut l'effacer un jour avec ce mot : *Je t'aime!*
De mille illusions repeuplant son chevet,
Dans les bras de la Faim s'endort... S'il le savait!

Poète, il aiderait la jeune muse à vivre.
Il n'a pas renfermé tout son cœur dans son livre;
Son culte pour les morts s'étendrait aux mourants...
Et moi, je serais fier d'aimer ce que j'admire,
D'avoir une main noble à baiser, et de dire,
Quand son nom planerait sur les noms les plus grands,
Je lui dois l'espérance et la vie... et vingt francs!

Nous empruntons à M. Armand Lebailly les lignes que voici :

« *Lorsque Moreau demeurait rue des Mathurins-Saint-Jacques, il était presque toujours malade. Un soir, dans sa détresse, il écrivit à M. Alfred de Vigny qu'il était mourant. Les deux poètes, qui s'étaient vus depuis* CHATTERTON, *s'étaient compris. M. de Vigny accourut, mais le pauvre Moreau venait d'être mis à la porte par le concierge qui ne put donner sa nouvelle adresse; cependant le portier assura qu'il devait revenir chercher un petit paquet qu'il avait laissé pour vingt francs. Désolé, l'auteur de* STELLO *laissa sa bourse en disant :* « *C'est pour lui, quand il reviendra.* » *C'était la bourse d'un poète pour un poète...*

L'anecdote est assurément caractéristique et fort

touchante, mais on remarquera que Lebailly semble vouloir faire marcher de pair Alfred de Vigny et le rédacteur poétique du DIOGÈNE. *C'est un peu trop d'honneur pour ce dernier !*

Au mois de janvier 1836, *éclaircie. Hégésippe Moreau, rasséréné, envoie, en guise d'étrennes, à Saint-Martin la* FERMIÈRE, *récemment publiée*[9].

Le voilà désormais sûr de vivre — au point de vue littéraire seulement,—car le pain quotidien manquera encore bien des fois avant que la charité dresse au rêveur son dernier lit dans un hôpital, juste en face de cette maison Didot où chacun l'accueillit avec tant de cordialité dès son arrivée à Paris, et qu'il dut regretter souvent d'avoir quittée !

Qu'importe! l'œuvre-maîtresse, pimpante et délicate, a vu le jour :

Amour à la fermière ! elle est
Si gentille et si douce !
C'est l'oiseau des bois qui se plaît
Loin du bruit dans la mousse.
Vieux vagabond qui tends la main,
Enfant pauvre et sans mère,
Puissiez-vous trouver en chemin
La ferme et la fermière !...

Vous relirez, dans le volume, la pièce entière, et son parfum vous rappellera celui des aubépines.

Que de discours pompeux et combien de gros livres solennels ou frivoles seront depuis longtemps

oubliés, que ces adorables strophes, gardant toute leur fraîcheur en dépit des années, feront, comme à l'heure où elles parurent, couler de douces larmes sur des joues roses ou ridées ! Et qu'a-t-il fallu pour les écrire ? De l'esprit, du talent, oui certes ; mais surtout du cœur. Un élan de gratitude a produit une perle absolument irréprochable.

« *Je ne suis pas un grand poète, tant s'en faut !* » *disait Moreau à « sa sœur » dans un moment d'abandon. « Mais Dieu m'est témoin que je suis un* vrai poète ; *malheureusement, je ne suis que cela. » Il avait raison, il n'était que cela : — c'était sans doute trop peu pour savoir prudemment arranger sa vie ; mais la postérité, qui l'aimera à cause de quelques ravissantes pages, à coup sûr trouvera que c'est bien assez !*

VI

En 1837, *nouvelles douleurs morales et misère croissante. Cependant, encore un rayon ! Quelques jours d'espérance suivis d'un morne découragement, et l'élégie si tendre à la* VOULZIE *naît à son tour.*

L'année 1838, — *la dernière de la courte et si triste existence de Moreau, — fut féconde, elle aussi, en déceptions cruelles ; le poète à cette époque coucha plusieurs nuits dans des maisons en démolition.*

Avant d'en arriver là, il avait eu divers domiciles bien modestes : en 1830, rue Saint-Jacques, 194; en 1835, place Cambray, hôtel du Calvados; en 1836, rue Montorgueil, hôtel des Postes; en 1837, rue des Mathurins-Saint-Jacques, 11, et quai Bourbon (île Saint-Louis), 19. Son dernier logis avant l'hôpital de la Charité était situé au n° 36 de la rue de Vaugirard.

*Hélas! que de coups d'épée dans l'eau furent donnés par ce malheureux orphelin! Que de tentatives infructueuses, que d'espoirs déçus, que de courses pénibles, de longues stations inutiles, de lettres navrantes, écrites fiévreusement à des littérateurs marquants, et demeurées sans réponse! Le vicomte d'Arlincourt répond, lui, mais son épître, prétentieuse comme tout ce qui est sorti de cette plume surannée, ne contient que des phrases banales. Il n'aime pas le peuple; il n'essaiera pas de convertir Moreau à ses idées; au contraire, il l'exhorte à garder les siennes : « Chantez le peuple! » C'est parfait, mais le père d'*Ipsiboé, *du* Renégat *et du* Solitaire *oublie que, pour bien chanter, il ne faut pas avoir faim. Des mots, des mots, et pas un coup d'épaule, — rien; pas même une obole!*

Chateaubriand, dont l'approbation était si enviable et qui, d'ailleurs, ne se prodiguait point, adressa du moins au pauvre poète une éloquente

parole d'encouragement. Après avoir lu sa pièce à HENRI V, *il lui écrivit :* « Vous avez été touché par la langue de feu [10] ! »

L'auteur des PETITS SOULIERS *a dit, dans le poème intitulé :* L'HIVER (*écrit à Saint-Martin, en novembre* 1833) :

Pour que son vers clément pardonne au genre humain,
Que faut-il au poète? Un baiser et du pain.

*Certes ce n'est pas trop demander. Dans une de ses plus émouvantes lettres à « sa sœur », il dit encore : « ... Le manque du nécessaire a toujours paralysé mes efforts en littérature. Pour gagner, il faut avoir. Si j'étais un fils de famille au lieu d'être tout simplement Hégésippe Moreau, il y a longtemps, je crois, que j'aurais de la réputation. Un monsieur que je n'ai vu qu'une seule fois, chez Mme Ferrand, et qui a joué un rôle politique sous la Restauration, M. de V***, vient de m'adresser une épître de quatre cents vers où il me flatte beaucoup, ce qui enchante Mme Emma Ferrand.* Ces gens-là me laisseront mourir de faim ou de chagrin, après quoi ils diront : C'est dommage ! et me feront une réputation pareille à celle de Gilbert. *Ma sœur, ma bonne sœur, pardonnez-moi de vous entretenir si longtemps de mes peines. Le malheur rend un peu égoïste. Si vous étiez là, je ne pourrais m'empêcher de poser ma*

tête sur votre épaule et de pleurer comme un imbécile, et je fais comme si vous étiez là : seulement, au lieu de parler, j'écris... »

L'infortuné rêveur a été prophète ! Il eut une seule joie dans les derniers temps de sa vie, et encore elle ne fut point sans mélange d'amertume. Un libraire bienveillant, M. Desessarts, se décida à mettre sous presse la première édition du MYOSOTIS. *Elle parut (in-8°) en 1838. Un camarade de l'auteur, poète de talent lui-même, M. Berthaud, fit toutes les démarches nécessaires pour l'impression et la publication du volume. Moreau écrivait à un ami le 24 juillet 1837 : « ... Je suis convaincu par l'expérience que je ne suis bon à rien, sinon à écrire; mais je ne suis pas encore assez habile pour subvenir à tous mes besoins... — Je viens de vendre un volume de prose et de vers qui devait être composé à mon choix. Pour composer ce recueil, d'où la politique devait être exclue, j'ai été obligé de prendre une à une mes pièces de vers les moins mauvaises et de les mutiler misérablement, ce qui, je l'avoue, m'a fait mal au cœur. »*

Dans une autre lettre, adressée à Mme Guérard, il dit que ses poésies « ordonnées par dates, formeraient la biographie complète de l'auteur », et il annonce son intention, approuvée, à Paris, par tous ses amis, de dédier l'ouvrage à M. Guérard, « s'il y consent, et malgré lui au besoin ».

LE MYOSOTIS *avait donc enfin trouvé un éditeur !*

Épuisé par ses fréquentes maladies et ses déceptions, et un peu plus tranquille au sujet de son cher livre, l'auteur se coucha — et ne se releva plus.

On lit dans les archives de l'hôpital de la rue Jacob : « Le 9 novembre 1838, est entré à l'hôpital de la Charité, salle Saint-Louis, n° 12, sur billet délivré par M. Darcet, interne dans le service de M. le docteur Andral, le sieur Moreau, Hégésippe, correcteur d'imprimerie, né à Paris et demeurant rue de Vaugirard, n° 36 (XIe arrondissement); décédé le 19 décembre suivant, d'une phthisie pulmonaire, après trente-neuf jours de maladie. »

L'heure de la délivrance avait sonné !

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu ;
Fuis en chantant vers le monde inconnu.

Le soir du 20 décembre 1838, LE NATIONAL *consacrait à Moreau un article chaleureux, et invitait les amis de la poésie et les patriotes à assister à ses obsèques. « Il est bien digne de funérailles populaires, l'humble et simple génie dont, en 1838, le convoi sortira par une porte d'hôpital. On se réunira à la Charité, demain jeudi, à deux heures moins un quart. »*

Trois mille personnes escortèrent la frêle dépouille du poète. Le deuil était conduit par Béranger, Armand Marrast et Félix Pyat. Un intime de l'or-

phelin, le jeune Berthaud, lui dit, au nom de tous, un douloureux et suprême adieu.

La prédiction du pauvre frère *de « Louise » se réalisait. Mort de misère, dès le jour de son enterrement il était devenu célèbre* [11].

Une étroite pierre de Caen, entourée d'une balustrade en fer, à demi rongée par la rouille, et ombragée de cyprès et de saules pleureurs, marque l'endroit où dort, — au centre du cimetière Montparnasse, — le doux chantre de la VOULZIE *et de la* FERMIÈRE. *Son plus proche voisin est « Jean-Baptiste-Henri Cardin, marquis d'Aguesseau, membre de l'Académie française, petit-fils de l'immortel chancelier et son dernier descendant mâle* [12]. »

Le nom d'Hégésippe Moreau se lit à peine maintenant sur la modeste tombe lézardée et couverte de mousse, mais il rayonne dans le souvenir des fidèles amis de la Muse. Il ne sera jamais oublié.

ALEXANDRE PIEDAGNEL.

NOTES

1. La mère d'Hégésippe Moreau, née à Cluny (Haute-Saône), est décédée à Provins, le 5 février 1823, à l'âge de quarante-neuf ans.

2. Né à Poligny (Jura), le père du poète est décédé à Provins, le 15 mai 1814, âgé de cinquante-huit ans.

3. On lit sur le registre de baptêmes de la paroisse Saint-François-Xavier-des-Missions, rue du Bac : « Le 9 avril 1810, a été baptisé Pierre-Jacques, né d'hier, fils de Marie-Philiberte Rouilliot, rue Saint-Placide, n° 9. Le parrain, Pierre-Jacques Gouelle, joaillier, demeurant rue du Harlay, n° 4, et la marraine, Claire Tilloi, femme Schmidt, demeurant rue Saint-Placide, n° 9, ont signé. »

4. Presque au commencement d'une courte nouvelle fantaisiste, intitulée : *la Dame de cœur,* fort gracieuse, mais dont le thème est aussi invraisemblable que léger, Moreau écrivait ces lignes (20 septembre 1836) : « ... Alors j'étais fou de mes amours, fou de misère et d'orgueil, fou de mes dix-sept ans, si fou que je faillis deux fois me faire tuer de grand cœur pour des niaiseries. La première de ces niaiseries, je m'en souviens, était un petit cotillon que j'avais vu danser à la Chaumière ; la seconde, j'en ris encore quand j'y pense, était une guenille blanche, bleue et rouge qu'on promenait dans la rue au bout d'une perche ; j'ai oublié pourquoi. »

Aller ainsi d'un extrême à l'autre était chose familière à Hégésippe Moreau, qui, du reste, s'appelait lui-même *un vieil enfant.* Extrêmement nerveux, comme tous les poètes d'ailleurs, il avait l'âme ouverte aux idées généreuses ; nul ne vibrait davantage, et nul ne passait plus vite de la tristesse amère à la joie, de l'illusion au découragement profond. D'une nature habituellement ombrageuse, lorsqu'il se

livrait à sa gaieté, il charmait soudain par ces éclairs juvéniles. Un semblable tempérament n'est certes pas celui d'un homme politique !

5. Fils du receveur général des finances du département de l'Aube. Du même âge qu'Hégésippe, Sainte-Marie Marcotte faisait son droit à Paris au moment où paraissait *le Myosotis*. Il est mort en 1855.

6. *Diogène* eut neuf numéros de 16 pages in-16. Quatre parurent chez Lebeau, imprimeur à Provins; deux furent imprimés chez Locquain, à Paris, et trois chez Everat.

7. Voici cette supplique du poète :

« Monsieur, j'ai besoin de rencontrer quelque part une main large et un noble cœur, et je m'adresse à vous, parce que M. Laffitte est pauvre. Le début de cette lettre doit vous étonner, sans doute, et je crains que la signature ne vous étonne davantage, car je ne puis me dissimuler que je n'ai aucun titre à votre bienveillance. Je ne puis offrir, pour garantie de remboursement, que ma jeunesse et mon courage, et l'on ne prête guère cent francs là-dessus. C'est la somme qu'il me faudrait. Ce qui me fait espérer cependant que ma demande ne sera pas aussi malheureuse qu'elle est indiscrète, c'est que vous avez déjà un des premiers encouragé mes tentatives poétiques; c'est qu'on m'a rapporté de vous des paroles si bienveillantes pour moi, que je vous aurais fait une visite de remerciement, *si j'avais su comment on fait une visite ;* enfin c'est que j'ai eu indirectement, à ce qu'il paraît, quelques torts envers vous, et que vous ne laisserez pas échapper, j'en suis bien sûr, l'occasion de compléter une vengeance que vous avez si bien commencée.

« J'ose espérer une réponse, et me déclarer pour la vie, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur. »

8. Parmi les meilleurs amis d'Hégésippe Moreau, nous nous reprocherions de ne pas citer le docteur Michelin, qui fut l'un des défenseurs persévérants de l'auteur du *Diogène* et de ce journal poétique. — Un érudit, M. C. Opoix, ancien conventionnel, auquel on doit une *Histoire de Provins* estimée,

lui témoigna également beaucoup de sympathie. L'orphelin dédia au « Nestor de Provins » une pièce étendue, où l'on rencontre des vers pleins de souffle et d'émotion.

Provins a donné à une de ses rues le nom d'Hégésippe Moreau.

9. L'excellente fermière, Mme Guérard, faisait remettre à l'auteur du *Myosotis,* par une de ses amies de Paris, Mme Daubonneau, trois cents francs par an pour l'aider à vivre. Sa « sœur », Mlle Lebeau, lui envoyait souvent un peu d'argent et des provisions, elle aussi.

10. Le portrait de Moreau, rapidement esquissé par Sainte-Marie Marcotte (qui l'a beaucoup connu), intéressera sans doute :

« Sa physionomie était mâle, quoique douce; sa tête forte; c'était l'emblème de son génie, de sa verve poétique et de sa raison élevée... Son corps souple, sa peau blanche et unie, ses extrémités fines et délicates; tout cela était d'une femme, d'un enfant, et signifiait son caractère inoffensif. »

Le poète avait une chevelure blonde bouclée et des yeux bleus. Il s'est peint dans ce joli vers de l'élégie charmante intitulée : *la Voulzie :*

Bluet éclos parmi les roses de Provins...

11. Deux ans après le décès d'Hégésippe Moreau, Sainte-Marie Marcotte, fidèle à son affection, achetait pour les restes de son ami une concession de terrain au cimetière Montparnasse. Cent francs furent versés le 22 janvier 1840, et le complément, deux cent soixante-quinze francs, le 29 décembre 1853. Gannal avait embaumé, *gratis,* le corps du pauvre Moreau, — le *n*° 12 de l'hôpital de la Charité !

12. L'éminent critique Sainte-Beuve, qui naguère jugea *le Myosotis* et son auteur, — un peu sévèrement, selon quelques personnes; très délicatement, suivant beaucoup d'autres, dont nous faisons partie, — repose non loin de là, depuis onze années (il est mort le 13 octobre 1869).

A. P.

NOTE BIBLIOGRAPHIQUE

Hégésippe Moreau a collaboré :

Au Petit Courrier des dames : *la Fermière* (20 décembre 1835); couplets *A Médor, ou le Petit Chien* (mars 1836); *la Dame de cœur* (20 septembre 1836);

A Psyché : *Une Femme sensible* (4 février 1836); *la Dixième Muse* (*Thérèse Sureau,* 5 janvier 1837), et *l'Isolement* (décembre 1838);

Au Journal des Demoiselles : *les Petits Souliers* (avril 1836); *la Sœur du Tasse* (mai 1836); *Jeanne d'Arc* (15 mai 1836); *Macaria, ou les Héraclides* (*le Gui de chêne,* dans le Myosotis, août 1836), et *la Souris blanche* (janvier 1837);

Au Journal des Enfants : *le Neveu de la Fruitière* (1836), et *Abdallah le Maudit* (devenu *l'Enfant maudit,* dans le Myosotis; 1837).

Moreau collabora, sans signer, à deux pièces de théâtre peu importantes : *Clément Marot à Genève* (1838) et *le Collaborateur.* — Ses contes et poésies, publiés à grand'peine, dans les journaux ci-dessus mentionnés, ne lui rapportèrent presque rien. — Il travailla constamment *pour la gloire!* Hélas! le bon La Fontaine a cent fois raison : *Aucun chemin de fleurs* n'y conduit.

A. P.

CONTES

A MA SŒUR

LE GUI DE CHÊNE

Un jour, la date précise m'échappe, mais c'était deux ans environ après la mort d'Hercule, il y avait grande foule et grand bruit à Delphes. Ce jour était le dernier des jeux Pythiens, et, chose inouïe ! les luttes et les courses expiraient sans spectateurs, les athlètes et les cochers triomphaient inconnus, et l'on dit même que le poète Simonide, qui chantait alors en plein vent la gloire de je ne sais quel cheval, n'eut, ou peu s'en faut, que son héros pour auditeur. Mais, si l'arène était vide, en revanche la foule débordait du temple d'Apollon. Un mot, un mot magique

avait suffi pour l'y précipiter : « Voici les Héraclides ! » et ce mouvement de tout un peuple soulevé par un nom, vous le comprendrez sans peine, ma sœur : il n'est pas une Française, je pense, qui n'eût sacrifié de grand cœur une loge au spectacle pour voir le fils de Napoléon (ce pâle jeune homme qui s'est laissé voir si peu de temps) ! Eh bien ! Hercule était le Napoléon de cette époque, et les Héraclides étaient ses fils. Un mois auparavant, Athènes les avait trouvés, à son réveil, détrônés, persécutés, sans asile, et embrassant sur la place publique l'autel de la *Miséricorde*. Leur plainte y avait remué tous les cœurs et toutes les épées, et la ville hospitalière, armée en leur faveur, les envoyait en ce moment, à la tête d'une théorie interroger, suivant l'usage, l'oracle de Delphes sur l'issue de la guerre. Delphes, comme vous le savez sans doute, était une ville sainte et pleine de merveilles; mais tout le monde traversait alors ces merveilles avec indifférence, et je ferai comme tout le monde. Je ne vous promènerai pas du Parnasse à l'Hippodrome et de l'Hippodrome au trépied, bien convaincu que vous avez fait depuis longtemps ce pèlerinage avec le *jeune Anacharsis*, cicerone plus habile que moi; et d'ailleurs, je l'avouerai, j'ai hâte aussi de voir ces fameux Héraclides.

La Grèce entière, à leur aspect, n'éprouva qu'un sentiment, l'admiration; et ce sentiment éclata par

une exclamation unanime et bruyante : « Dieux immortels ! qu'ils sont grands et forts ! »

Un vieillard de haute taille, qu'à son bâton doré et à son bandeau de laine blanche on pouvait reconnaître pour un des vingt rois de la Grèce, se pencha vers l'oreille d'un prêtre d'Apollon, qui traversait le temple, portant une cassolette de parfums :

« J'ai connu beaucoup Hercule et Déjanire, dit-il, et ne leur savais que trois fils. Quelle est donc cette vierge voilée, assise au même banc que les Héraclides ?

— Vous ne vous trompez pas, mon père : Hercule n'eut que trois enfants de Déjanire ; mais sa dernière épouse, Iole...

— C'est juste ! interrompit le vieillard, se frappant le front du doigt en signe de réminiscence : Philoctète m'a vingt fois raconté ces détails, mais... deux siècles en tombant sur une tête y peuvent bien ébranler la mémoire... Oui, je me rappelle parfaitement à cette heure qu'une fille est née de ce mariage...

— Une fille et un garçon, mon père, » prononça une voix douce derrière le vieux roi. Il tourna la tête, et vit un adolescent pâle et frêle qui portait le costume de l'Argolide.

« Une fille et un garçon, répéta l'interrupteur en rougissant : Ixus et Macaria. »

Et le vieillard sourit : « Voyez, dit-il au prêtre, on admire ma science à Pylos, et voilà maintenant qu'Argos m'envoie ses écoliers pour m'instruire.

« Qui vous a si bien appris, et comment vous appelez-vous, mon bel enfant ? »

Mais l'adolescent, sans répondre, glissa sous une caresse de Nestor, car c'était lui, et se perdit dans la foule.

La même louange y bourdonnait sans variantes : « Dieux ! qu'ils sont grands et forts ! »

En France, ce compliment vous paraît sans doute bien étrange et presque ironique ; mais songez que vous êtes ici dans un pays que les caprices du terrain et de l'ambition découpaient en vingt petits États, dont les roitelets fiers et hargneux étaient serrés les uns contre les autres et se coudoyaient en grondant, et où l'usage, commun à toute l'antiquité, de combattre homme à homme et corps à corps, faisait de la force physique la seule puissance, je dirai presque la seule vertu. On augurait alors du mérite d'après les poings et les épaules, comme on le cherche à présent sur le front et dans les yeux. Enfin, et c'est tout dire, Hercule, la personnification de la force, Hercule était dieu !

La pythie tardait bien à paraître, et l'on n'entendait pourtant aucun murmure d'impatience. La curiosité publique avait sa pâture. Hyllus, l'aîné des Héraclides, attirait surtout les regards. C'était

un guerrier gigantesque, aux bras musculeux et nus, à la grosse face insouciante, et qui, une peau de lion sur les épaules, une massue à la main, affectait les poses paternelles: on eût dit Hercule lui-même, Hercule à vingt ans. Anténor, le puîné d'Hyllus, avait les traits plus fins et la taille plus élancée. Il se drapait avec complaisance dans sa divinité toute neuve, souriait aux jeunes Grecques, et, les narines gonflées, humait avec délices les parfums de l'admiration. En un mot, le divin Anténor était ce que nous autres mortels nous appelons vulgairement un fat. Quant à leur frère Égisthe, il n'avait rien, sauf la force et la bravoure, de commun avec ses aînés. C'était à cette époque et dans ce pays un anachronisme vivant. Chose étrange! il avait les cheveux blonds, et sa figure exprimait la mélancolie, sentiment tout moderne et tout chrétien. Il revenait des combats les plus terribles, doux et timide à la maison : on eût dit, sous le soleil de l'Attique, un de ces blonds guerriers du Nord qui terrassaient des géants et des monstres, puis courbaient la tête sans murmurer sous la baguette d'une petite fée. Il semblait, en regrettant Argos, pleurer quelque chose de mieux qu'un trône. Où donc s'envolaient ses soupirs? au foyer d'un ami? au tombeau d'une mère? Nul ne le sait, car il n'a jamais dit son secret à personne, pas même à sa jeune sœur Macaria, la confidente

pourtant des douleurs de toute la famille! A côté de lui Macaria priait. Pardonnez-moi, ma sœur, d'avoir si longtemps oublié la vierge pour les héros. N'est-ce pas sa faute ? Voyez ! cachée à l'ombre de ses frères, elle fait tout pour qu'on l'oublie : elle n'a pas encore levé son voile, et ses traits vous sont inconnus; mais vous l'aimez d'avance, n'est-ce pas? car vous savez déjà qu'elle est pieuse et modeste.

On annonce enfin la pythie : toute brisée encore de ses dernières convulsions prophétiques, elle se traîne lentement jusqu'au trépied, appuyée sur deux prêtres d'Apollon. Voilà tout à coup qu'au fond du sanctuaire une porte s'ouvre à deux battants, et qu'une bouffée de vent s'en précipite, large et sonore, balayant la fumée des sacrifices et secouant sur l'assemblée cet avis sacramentel prononcé d'une voix tonnante : *Le dieu! voici le dieu!* Déjà la prophétesse dans la douleur s'agite sur le trépied, et l'on écoute. Ce furent d'abord des sanglots, puis des syllabes plaintives, des mots insaisissables. Enfin le dieu parla :

Minerve combattra!... Sur son casque divin
Le hibou dit : *J'ai soif,* et se débat en vain...
Minerve appelle la Victoire...
La Victoire est sa sœur, et ne la fuit jamais...
Je l'entends : elle arrive à grand bruit d'ailes, mais
Le hibou dit : *J'ai soif,* et veut du sang à boire.
Argos attend ses rois pour les déifier :

Tremble, Argos! le hibou, dans son vol homicide,
Tourne, et cherche un front pur qu'il faut sacrifier,
Tourne, tourne et s'abat... Dieu! sur un fils d'Alcide!

A cette époque si fatale pour les Héraclides, il n'y eut dans le temple que trois hommes qui ne frémirent pas: les Héraclides.

« Désigne la victime par son nom », cria Hyllus à la pythie.

Mais elle haletait presque mourante sur les marches du trépied.

« Le dieu a été bien terrible, et une seconde épreuve la tuerait, dit solennellement le chef des prêtres; qu'un des Héraclides se dévoue.

— Je me dévoue, cria dans la foule une douce voix, la même qui tout à l'heure avait parlé derrière Nestor.

— Qui es-tu, et comment te nommes-tu? dit le prêtre d'un ton sévère.

—Je suis un fils d'Hercule, et je m'appelle Ixus. »

Un bourdonnement de surprise accueillit cette réponse.

« S'il dit vrai, il est bien nommé, » murmura une voix railleuse.

Vous saurez, ma sœur, qu'Ixus est, ou peu s'en faut, un mot grec qui signifie *le gui*. Les parents de l'enfant, à sa naissance, lui avaient sans doute jeté ce nom dans leur dédain, et, en effet, cette débile créature, entée sur une aussi forte race,

ressemblait beaucoup à la petite plante parasite qui frissonne au vent sur les grands chênes.

« Nous t'avions défendu de nous suivre à Delphes, » dit Anténor, qui s'avança menaçant vers Ixus... Mais la fille d'Hercule, immobile dans l'ombre jusqu'alors, s'élança entre les deux frères, saisit la main du plus jeune, et l'entraîna hors du temple, sourde à la voix d'Hyllus qui la rappelait, sourde à l'admiration qui murmurait sur son passage : car dans la rapidité de sa marche son voile s'était soulevé de lui-même, et Macaria était belle ! belle de beauté et de grâce, et belle surtout en ce moment de cette pitié dans les yeux et dans la voix qui embellirait la laideur même.

De retour à Athènes, où le même char ramena toute la famille, les trois guerriers décidèrent qu'ils tireraient au sort le lendemain, dans le temple de Minerve, pour savoir lequel d'entre eux devait mourir. Mais, quand le pauvre Ixus arriva, tout joyeux et tout fier, pour glisser son nom dans l'urne avec ses frères, ils le repoussèrent, pensant que ce serait insulter les dieux que de présenter ainsi au Destin, souvent moqueur, l'occasion de leur jeter cette offrande maigre et dérisoire. Quant à Macaria, ils ne souffrirent pas non plus, mais pour une raison différente, qu'elle courût avec eux une chance de mort. Elle était fiancée à Lycus, un des chefs influents d'Athènes (d'Athènes qui s'ar-

mait pour eux), et, soit politique, soit reconnaissance, ils exigèrent que les préparatifs du service n'interrompissent en rien ceux des noces. Aussi Macaria trouva-t-elle au retour sa chambre toute parfumée des présents de Lycus. Mais, dans un pareil moment, ses pensées, qui d'avance portaient le deuil d'un frère, n'étaient pas des pensées d'hymen ; et pourtant la guirlande nuptiale était composée de si beaux lis que, d'une main distraite et presque involontairement, Macaria la posa sur son front. Elle entendit en ce moment un soupir mal étouffé derrière elle et se retourna... C'était Ixus, Ixus son frère, et dont elle était la mère autant que la sœur; Ixus, qu'elle enlaçait de ses soins parce qu'il était souffrant et dédaigné ; Ixus, qui ne pouvait faire un pas dans la maison sans trouver Macaria pour lui sourire, et à qui la maison allait sembler bien vide et bien grande lorsque Macaria ne l'emplirait plus. Il regardait les fleurs symboliques avec des yeux brillants de larmes, et sa figure alors exprimait une telle douleur que sa sœur, habituée pourtant depuis douze ans à le voir souffrir, en fut épouvantée.

« Oh ! pauvre enfant, dit-elle, pardonne-moi.

— Te pardonner, Macaria ! quoi donc ? tous les bonheurs que tu me fais ?

— Ne me remercie plus de mes soins pour toi : c'est une dette, c'est une expiation... »

Les regards ébahis de l'enfant sollicitaient le mot de cette énigme.

« Écoute, dit-elle, il y a quatre ans (tu en avais huit alors, et moi quatorze), il s'est passé dans notre famille des choses merveilleuses et fatales que mon père et mes frères ont toujours ignorées.

« Tu te souviens de cette cabane qu'ils bâtirent au bord de la mer, pour se dérober à de nombreux et puissants persécuteurs? Un soir, mon père et mes frères étaient à la chasse : las d'avoir couru depuis le matin par les bois, tu venais de t'endormir d'un profond sommeil, bercé par le bruit monotone de la pluie sur la cabane ; la nuit était tombée depuis longtemps, et mon père et mes frères ne rentraient pas encore. Enfin j'entendis heurter à la porte, et j'ouvris, croyant leur ouvrir. C'était un voyageur qui sollicitait, pour un instant, un abri et un foyer. Il entra. Assise à ton chevet, pendant qu'il faisait sécher ses habits devant l'âtre, je vis avec surprise une douce et vague lumière courir sur ses cheveux blonds. J'attribuai cela d'abord au reflet du foyer ; mais le foyer s'éteignit, et le front du voyageur resta lumineux. Alors je reconnus Apollon ; Apollon qui, chassé de l'Olympe, courait déguisé par le monde, mais qui n'avait pu parvenir à éteindre tout à fait son auréole.

« Grand Dieu ! m'écriai-je en joignant les mains, « que voulez-vous de moi?

« Rien, me répondit-il, rien qu'un abri ; mais le « temps va se faire beau, et je pars : reçois ce baiser « d'adieu. »

« Alors je m'avançai tremblante au-devant de mon oncle ; et, le conduisant par la main vers la couche où tu dormais encore : « Caressez plutôt « ce pauvre enfant, lui dis-je, car aucun Dieu ne « le caresse ; touchez ses joues pâles pour qu'elles « refleurissent, et soufflez sur ses lèvres pour qu'elles « chantent. »

« Le dieu sourit à ma prière ; il se pencha sur toi et souffla sur ta bouche ; mais cette haleine ardente, glissant jusqu'à ton cœur, l'emplit et le gonfla... Et voilà pourquoi ce cœur brûle et palpite toujours ; voilà pourquoi tu languis et tu meurs, pauvre enfant... Et, maintenant que tu sais tout, dis, me pardonnes-tu ? »

Ixus l'embrassa : c'était répondre.

« Eh bien ! prouve-le-moi donc en suivant mes conseils. Imprudent ! par quel heureux prodige n'es-tu pas mort de faim et de soif sur le long chemin d'Athènes à Delphes ?

— Oh ! dit Ixus, j'avais fait, dès le matin, ma chanson de voyage. Quand je voyais sur une maison la fumée d'un banquet, je frappais à la porte en chantant, et l'on m'ouvrait toujours.

— Chanson merveilleuse ! dit Macaria en souriant ; il faut me l'apprendre, Ixus, pour que je la

chante aussi, moi, quand j'irai à Delphes ou à Olympie. »

Ixus, par une coquette modestie, commune, à ce qu'il paraît, aux faiseurs de chansons de toutes les époques, se fit prier quelque temps, puis céda.

CHANSON D'IXUS

I

Ouvrez! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir.

Un jour, il y a douze ans, un pygmée tomba de la peau de lion d'Hercule : ce pygmée, c'était moi. Mon père ne m'aimait pas, parce que j'étais faible et petit; et lorsque, enfant, je me heurtais à ses genoux, j'entendais sur ma tête une voix gronder comme l'orage. Mes frères me battent quand je les appelle tout haut mes frères, et pourtant je veux vivre, car j'ai une sœur, une sœur qui m'aime... Elle est si bonne, Macaria!

Ouvrez! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir.

II

Mes frères m'ont dit un jour : « Sois bon à quelque chose; apprends à élever des statues et des autels,

car nous serons dieux peut-être. » Et j'essayai d'obéir à mes frères; mais le ciseau et le marteau étaient bien lourds! Et puis des visions étranges passaient, passaient sans cesse entre moi et le bloc de Paros; et mon doigt distrait écrivait sur la poussière un nom, toujours le même, le doux nom de Macaria.

Ouvrez! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir.

III

Alors mes frères m'ont dit : « Nous avons pour hôte au palais un blanc vieillard de la Chaldée, qui sait lire dans le ciel les choses à venir : écoute ses leçons, et dis-nous si tu vois dans les nues venir des trésors ou des victoires. » Et j'ai écouté le vieillard, j'ai passé de longues nuits sereines à regarder le ciel; mais je n'ai vu ni victoires ni trésors, je n'ai vu que des étoiles humides et brillantes qui me regardaient avec amour,... comme les yeux de Macaria.

Ouvrez! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir.

IV

Alors mes frères m'ont dit : « Prends un arc et des flèches, et va chasser dans les bois. » Et j'ai

couru par les bois avec un arc et des flèches; mais j'oubliai bientôt la chasse et mes frères. Pendant que j'écoutais chanter les vents et les rossignols, une biche mangea mon pain dans ma robe, et un petit oiseau, fatigué d'un long vol, vint s'endormir dans mon carquois. Je l'ai porté à Macaria.

Ouvrez! je suis Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent ferait mourir.

V

Alors mes frères m'ont dit : « Tu n'es bon à rien, » et m'ont battu; mais je n'ai pas pleuré, parce que je pensais à ma sœur. Et demain on me prendra ma sœur, et demain, quand Macaria, assise au banquet nuptial, dira : « Quelle est donc cette fumée bleue qui monte là-bas derrière ce bois de lauriers?—Oh! ce n'est rien, diront les convives.

« C'est le bûcher d'Ixus, le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent a fait mourir. »

« Non, tu vivras ! s'écria la jeune fille attendrie. Je t'abriterai si bien dans mon cœur que toutes les tempêtes passeront sans que le moindre souffle t'en arrive. Lycus est heureux et fêté, lui, et les vierges d'Athènes sont nombreuses. A toi, seul et souffrant, toutes mes heures et tous mes amours ! Pauvre gui de chêne ! tu pareras mon sein mieux que le bou-

quet des mariées. Tiens, mon frère, tiens, mon poëte, voilà le prix de ta chanson... Et, arrachant de ses cheveux la guirlande nuptiale, elle la jeta, trempée de larmes, aux pieds d'Ixus. Ixus voulait répondre; mais, foudroyé d'émotions imprévues, le pauvre enfant eut à peine la force d'une exclamation. « Oh ! » fit-il; et, portant la main à son cœur, il tomba. La fièvre l'agita toute la nuit, et toute la nuit Macaria veilla et pleura près de la couche de son frère.

C'était le lendemain que les trois Héraclides devaient aller au temple interroger sur le choix de la victime. Ils se présentèrent à l'autel comme au combat: intrépides et insouciants. Après les cérémonies d'usage, répétition à peu près exacte de ce que nous avons vu à Delphes, un prêtre de Minerve ballotta les noms dans l'urne. Un enfant s'approcha, les yeux couverts d'un bandeau. Sa main effleurait déjà les bords du vase sacré pour en sortir bientôt avec un arrêt de mort, quand tout à coup une voix de femme retentit au seuil du temple.

« Arrêtez ! voici la victime. »

C'était Macaria qui s'avançait lentement vers l'autel; Macaria pâle et parée, et balançant sur son beau front les bandelettes funèbres. Égisthe s'élança vers elle: « Vous ici, ma sœur! vous m'aviez promis de rester près d'Ixus !

—Ixus ! dit-elle en étouffant un sanglot, mort !...

Et maintenant rien ne m'empêche de mourir pour vous. »

Et elle poursuivit sa marche lente vers l'autel.

La foule applaudit, les Héraclides se résignèrent. A cette époque, où l'on croyait voir la main des dieux derrière toutes les choses extraordinaires, on attribua naturellement à une inspiration un dévouement si sublime. Aussi Macaria s'agenouilla-t-elle sans obstacle devant l'autel. Elle arrêta d'un geste le fer impatient du sacrificateur pour jeter son dernier sourire à ses frères ; puis ferma les yeux, entr'ouvrit le voile qui couvrait son sein...

Et, deux minutes après, son corps palpitait sur l'autel.

On ne fit qu'un bûcher pour Ixus et Macaria. Et alors, par un prodige ou une illusion qui se répéta plus tard au supplice de notre Jeanne Darc, on vit ou l'on crut voir quelque chose qui s'élança des flammes vers la nue, avec un doux bruit d'ailes.

Ce qui contribua sans doute à propager cette tradition touchante, c'est qu'après la victoire des Héraclides, victoire payée trop cher pour que les dieux la leur fissent longtemps attendre, les habitants de Mycènes, après avoir inauguré en triomphe la statue d'Hercule au bord des mers, y surprirent un jour deux alcyons dans la peau du lion de Némée.

Et voilà comment passèrent un jour, à travers un siècle antique, les deux plus belles choses de ce monde et de tous les siècles : la Poésie et la Vertu !

LA SOURIS BLANCHE

Il y avait une fois, ma sœur, un vilain roi de France, nommé Louis XI, et un gentil dauphin, qu'on appelait Charlot, en attendant qu'il s'appelât Charles VIII. D'ordinaire le vieux roi, superstitieux et malade, régnait, tremblait et souffrait, invisible, à l'ombre des épaisses murailles de son château de Plessis-lez-Tours. Mais, vers le milieu de l'année 1483, il venait de se traîner en pèlerinage à Notre-Dame de Cléry, soutenu par Tristan l'Hermite, son bourreau, Coictier, son médecin, et François de Paule, son confesseur : car il avait grand'peur, le vieux tyran, des hommes, de la mort et de Dieu. Un souvenir de sang, entre mille, celui de la mort de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, tourmentait son agonie. Ce grand vassal avait jadis payé de sa tête une tentative de rébellion contre son suzerain. Jusque-là c'était justice ; mais le cruel vainqueur avait forcé les trois jeunes enfants du condamné d'assister au supplice de leur

père, et depuis longtemps il se repentait devant Dieu de ce luxe de vengeance; il se repentait, dis-je, et pourtant il ne s'amendait pas. Par une inconséquence étrange, mais commune à bien des méchants, le remords chez lui n'éveillait pas la pitié, et, dans le moment même où il plaçait en tremblant sa madone entre lui et le fantôme de Nemours, un des fils innocents du feu duc languissait et mourait dans un cachot du Plessis-lez-Tours.

C'était une demeure terrible et mystérieuse que ce château : ses vestibules noirs de prêtres, ses cours étincelantes de soldats, ses chapelles toujours ardentes, ses ponts-levis toujours en émoi, lui donnaient le double aspect d'une citadelle et d'un couvent. On parlait bas et l'on marchait sur la pointe du pied dans ces grandes salles, comme dans un cimetière. Et, en effet, des captifs, par centaines, gémissaient ensevelis dans les souterrains : ceux-ci pour avoir parlé du roi, ceux-là pour avoir parlé du peuple, les autres enfin, et c'était le plus grand nombre, pour rien. Chaque dalle du château pouvait être regardée comme la pierre funèbre d'un vivant; et c'était là que grandissait, oisif avec un esprit aventureux, seul avec une âme ardente, le dauphin Charles, alors dans sa douzième année. Pauvre fils de roi ! il cherchait en vain où reposer ses yeux des horreurs qui l'entouraient. Une forêt

verte et fraîche ondoyait au pied du château; mais les chênes y balançaient moins de glands que de pendus. La Loire serpentait vive et joyeuse à l'horizon; mais chaque nuit la justice du roi troublait et ensanglantait son cours. Aussi, quand il avait longtemps ébréché son épée vierge aux murailles, longtemps épelé les majuscules rouges et bleues du *Rosier des guerres* ou du *Saint Évangile*, l'enfant rêveur, accoudé à sa fenêtre, passait le temps à regarder le beau ciel de Touraine et à chercher dans les formes changeantes de la nue des armées et des batailles.

Un jour pourtant ses gestes et sa physionomie trahissaient un ennui plus vif et de moins vagues préoccupations. L'*Angelus* de midi tintait déjà, et son repas du matin, composé, sur sa demande, de pâtisseries légères et de sucreries, l'agaçait vainement de ses parfums, et restait intact sur une table que le jeune prince frappait du poing avec impatience. Il se levait par intervalles, béant, haletant d'espérance et d'inquiétude, l'oreille au guet, et répétant : « Blanchette, Blanchette, viens donc ! le déjeuner fond au soleil, et, si tu tardes encore, les mouches vont manger ta part. » Et, comme l'oublieux convive ne répondait pas à l'appel, le pauvre amphitryon recommençait à se désoler et à trépigner de plus belle. Tout à coup un léger bruit dans la tapisserie le fit tressaillir; il tourna la tête, poussa un

cri et retomba sur son fauteuil, ivre de joie et murmurant avec un soupir : « Enfin ! » Vous vous imaginez sans doute, ma sœur, que cette Blanchette tant désirée était quelque noble dame, sœur ou cousine du jeune prince ; détrompez-vous : Blanchette était tout simplement une petite souris blanche, comme son nom l'indique ; si vive qu'on eût dit, à la voir trotter, un rayon de soleil qui glisse, et si gentille qu'elle eût trouvé grâce en temps de guerre devant Grippeminaud, Rodilard ou Raminagrobis, soudards peu délicats, comme vous savez. Charles caressa la jolie visiteuse, il la contempla longtemps avec délices pendant qu'elle grignotait un biscuit dans sa main ; puis, se souvenant qu'il devait à sa dignité de gronder un peu : « Ah çà, Mademoiselle, dit-il d'un ton plaisamment grave, m'apprendrez-vous enfin ce que je dois penser d'une pareille conduite ? Comment ! on vous traite ici comme une duchesse ; j'ai défendu ma porte à Olivier le Daim, dont la physionomie et l'allure de chat vous effarouchent ; Bec-d'Or, mon beau faucon, en est mort de jalousie ; et tous les soirs vous me quittez, ingrate, pour courir les champs comme une souris sans aveu ! Et où allez-vous de la sorte, sans souci de vos dangers et de mes inquiétudes ? Où allez-vous ? répondez ! je veux le savoir, je le veux ! » L'interrogatoire était pressant, et pourtant, comme vous le pensez bien,

la pauvre Blanchette n'y répondit pas ; mais, fixant d'un air triste ses petits yeux intelligents sur ceux de l'enfant grondeur, elle chiffonna les pages d'un Évangile entr'ouvert sur la table, et arrêta ses pattes roses sur ces paroles : *Visiter les prisonniers*. Charles demeura surpris et confus comme il advient aux présomptueux qui reçoivent une leçon à l'instant même où ils croyaient en donner une : car plus d'une fois il avait entendu raconter des choses étranges sur les habitants souterrains du Plessis-lez-Tours, et plus d'une fois il avait médité un pieux pèlerinage à la prison de ce jeune d'Armagnac dont l'âge et la naissance excitaient plus particulièrement sa curiosité et sa sympathie ; mais la terreur que lui inspirait son père l'avait retenu jusqu'alors, et maintenant il se reprochait sa prudence comme un crime. Dès le soir même il résolut de l'expier. Quelques minutes après le couvre-feu, il s'esquiva de sa tourelle, suivi d'un jeune valet chargé d'une corbeille qui renfermait du pain, du vin et des fruits, et descendit dans une des cours intérieures du château. Une compagnie de la garde écossaise y rôdait au clair de lune le long des murailles. « *Qui vive?* cria une voix rauque et menaçante. — Charles, dauphin. — On ne passe pas ! » Mais Charles s'approcha de l'officier de ronde, et lui souffla deux mots à l'oreille. « S'il en est ainsi, allez, Monseigneur ! dit alors le soldat visiblement

déconcerté, allez ! et que Dieu vous protège : car, si vous êtes découvert, je suis perdu. » Notre héros employa, pour éveiller le gardien des prisons et lever ses scrupules, le même moyen avec le même succès. Peut-être, ma sœur, êtes-vous curieuse de connaître les magiques paroles qui, dans la bouche d'un enfant, faisaient baisser les épées et tomber les verrous ; les voici : *Le roi est bien malade.* Charles avait foi dans cette formule dont il avait souvent éprouvé la toute-puissance, car elle rappelait aux gens du vieux Louis XI, soldats, courtisans, geôliers ou valets, qu'une bouderie d'enfant pouvait se changer tout à coup en une bonne et solide rancune de roi.

Le dauphin et son page, sous la conduite du geôlier, s'aventurèrent, non sans quelque hésitation, sous une voûte humide et sombre et le long d'un escalier en spirale dont chaque marche gluante les menaçait d'un faux pas. Tous trois marchaient à la lueur précaire d'une torche de résine, tantôt battue par l'aile aveugle des chauves-souris, tantôt agonisant sous les gouttes d'eau que suait la voûte. Enfin un bruit vague d'abord, mais plus distinct de pas en pas, un bruit de plaintes et de soupirs leur annonça le terme du voyage. Le guide s'éloigna, et Charles recula d'horreur devant le spectacle qu'il avait sous les yeux. Figurez-vous, ma sœur, une cage de fer scellée dans le mur, basse, étroite,

où chaque mouvement devait être une douleur, où le sommeil devait être un cauchemar, et dans laquelle gémissait et se tordait un enfant! Je dis *enfant*, quoique le duc de Nemours, l'hôte de cette affreuse demeure, atteignît bientôt sa dix-septième année; mais, à le voir si grêle et si pâle, on lui eût supposé douze ans au plus. A peine dans l'adolescence, il avait tant souffert qu'il émerveillait ses bourreaux par sa tenace longévité, et que le geôlier, dont il recevait la cruche d'eau et le pain noir quotidien, hésitait chaque jour sur le seuil du cachot, se demandant s'il ne vaudrait pas mieux envoyer à sa place le fossoyeur. Le dauphin, pour aborder le prisonnier, chercha de douces paroles et ne trouva que des larmes. Nemours comprit ce muet salut, et y répondit par un sourire de reconnaissance; puis tous deux causèrent à travers les barreaux. Quand l'un déclina timidement sa qualité de fils de Louis XI, l'autre ne put se défendre d'un mouvement de surprise et d'effroi; mais cette fâcheuse impression ne tint pas longtemps contre la parole et la figure si franches du dauphin. Étranger depuis dix ans aux choses de ce monde, le reclus fit d'abord à son noble visiteur de naïves questions qui rappelaient celles des anachorètes demandant aux rares voyageurs dans le désert : *Bâtit-on encore des villes? célèbre-t-on encore des mariages?* lorsqu'une circonstance imprévue donna un tour nou-

veau et plus piquant à la conversation. Un tiers vint se jeter étourdiment entre nos vieux amis d'une heure, et ce personnage mal appris, j'ai honte de l'avouer, ma sœur, n'était autre que la commensale du dauphin, la rivale de Bec-d'Or, Blanchette, puisqu'il faut l'appeler par son nom ; passant au travers des grilles à la faveur de sa petite taille, elle escaladait les jambes et les bras enchaînés de Nemours, et prodiguait au prisonnier des caresses toutes semblables, sinon plus vives, à celles que le prince avait obtenues le jour même : « Tiens ! vous connaissez Blanchette ? dit Charles surpris et piqué. — Si je la connais ! répondit Nemours, depuis dix ans c'est ma souris à moi, c'est mon amie, c'est ma sœur. — L'ingrate ! ce matin encore elle partageait au château les biscuits de mon déjeuner.—Depuis dix ans, Monseigneur, elle vient dans mon cachot partager mon pain noir. — Jour de Dieu ! » murmura le jeune prince... Mais sa colère enfantine s'évanouit devant un sourire malicieux de Nemours. « Je crois, Monseigneur, dit le jeune duc, que vous me feriez volontiers l'honneur de rompre une lance avec moi pour les beaux yeux d'une souris. Il m'est impossible en ce moment de répondre au cartel : voyez... » Et il soulevait aux yeux de son rival ses bras qui pliaient sous les chaînes. Alors s'émut un débat original et touchant entre le fils de Louis XI et le prisonnier de Louis XI,

chacun d'eux prétendant surpasser l'autre en malheur ; l'un faisant toucher à son adversaire les parois humides et les barreaux épais de sa prison, l'autre peignant l'atmosphère d'ennui et la chaîne vivante de courtisans et d'espions dont le poids l'étouffait ; l'un montrant son corps torturé, l'autre son cœur saignant, et tous deux terminant leur plaidoyer par la même conclusion : « Tu vois bien, Nemours, — Vous voyez bien, Monseigneur, — que j'ai besoin de Blanchette pour m'aider à vivre et à souffrir. » Après une discussion longue et stérile, ils finirent par où ils auraient dû commencer : ils convinrent de prendre l'objet même du débat pour arbitre. « Voyons, Mademoiselle, dit le Dauphin à Blanchette, déclarez franchement auquel de nous deux vous désirez appartenir. » Et soudain vous eussiez vu la petite souris aller de l'un à l'autre avec force gentillesses, puis s'arrêter entre eux en les regardant tour à tour avec ses petits yeux brillants qui semblaient dire : *A tous deux, mes enfants !*

Ici, ma sœur, j'éprouve le besoin d'un aveu que j'avais différé jusqu'à présent dans l'intérêt dramatique de mon récit. L'esprit, le bon cœur et les manières de Blanchette vous étonnent sans doute, et je le conçois : car moi-même, qui eus autrefois mainte occasion d'étudier de près le peuple intéressant des souris, jamais, je l'avoue, je n'ai

rien observé de semblable. Il est donc urgent de le dire, Blanchette n'avait d'une souris que la forme, Blanchette était une fée ! Les historiens du temps, il est vrai, n'ont rien dit de cette métamorphose ; mais je puis vous en garantir l'authenticité, et, de plus, vous en révéler les causes secrètes, sur la foi de certain manuscrit gros et gras de science, qui m'est échu pour lot dans l'héritage de ma grand'tante. Des rats bibliophiles en ont mangé les trois quarts, les vers l'ont *illustré* de broderies à jour, et ce n'est pas sans peine, je vous jure, que je suis parvenu à déchiffrer et à traduire pour vous, de la langue romane en français moderne, le chapitre suivant, intitulé : *Comme quoi la Fée des Pleurs fut changée en blanche sourette.*

Un jour, jour de printemps et de nouvelle lune, il se fit un grand mouvement dans le royaume des fées. Les sylphides s'éveillaient avant l'aurore pour se parfumer avec la poussière des lis ; les ondines cherchaient, pour se mirer, l'endroit le plus clair de leur fontaine ; les dames des bois oubliaient d'agacer et d'égarer les voyageurs, pour se couronner de violettes et d'anémones : car toutes étaient conviées à une grande fête que donnait le soir même la reine des fées à son peuple. A l'heure convenue, comme vous le pensez bien, ces dames arrivèrent en foule, exactes et empressées, chacune voyageant à sa manière, l'une dans une conque

de saphir attelée de papillons, l'autre dans une feuille de rose emportée par le vent; d'autres enfin, et ce fut le plus grand nombre, chevauchant en croupe, tout bonnement, comme de simples reines, avec un chevalier de la Table-Ronde. Une seule manquait au rendez-vous. Dès le matin, l'une des suivantes de la reine, Angélina, surnommée la *Fée des Pleurs* à cause de sa pitié vigilante pour toutes les infortunes, était sortie furtivement du palais. L'organe de l'ouïe, chez elle plus délicat encore que chez ce fameux géant *Fine-Oreille qui entendait lever le blé*, dit l'histoire, lui faisait distinguer de loin les plus timides palpitations des cœurs souffrants, et jamais un appel de cette nature ne l'avait jusqu'alors trouvée sourde ou négligente. Or, des cris plaintifs, des cris d'enfant l'avaient éveillée en sursaut, et soudain elle s'était dirigée vers l'endroit d'où venait le bruit : les cheveux au vent, vêtue d'une robe flottante or et azur, tenant à la main la baguette d'ivoire, marque de sa puissance, et voltigeant plutôt qu'elle ne marchait sur la pointe des gazons et des fleurs. Elle avait adopté cette allure, de peur, disait-elle à ceux qui s'en étonnaient, de mouiller ses brodequins dans la rosée, mais en effet parce qu'elle craignait d'écraser ou de blesser par mégarde la cigale qui chante dans le sillon, et le lézard qui frétille au soleil : car elle était si prodigue de

soins et d'amour, la bonne fée! qu'elle en répandait sur les plus humbles créatures de Dieu. Après avoir marché longtemps de la sorte, elle s'arrêta enfin devant une petite cabane sur la lisière d'une forêt. Il serait inutile de vous en faire la description, ma sœur, car je soupçonne fort que vous avez eu comme moi le bonheur d'y faire plus d'un voyage en compagnie de l'enchanteur Perrault. Vous croyez la reconnaître, et vous ne vous trompez pas : cette cabane du bûcheron est bien celle du *Petit Poucet*. Ce grand personnage historique était alors bien jeune, et ne préludait pas encore au rôle important qu'il joua depuis dans le monde. C'était lui, c'étaient ses frères, dont les plaintes avaient éveillé Angélina : leurs parents, occupés au loin dans la forêt, y avaient passé la nuit pour être prêts au travail dès l'aurore, et, ne les voyant pas revenir à l'heure accoutumée, la jeune famille avait eu grand'peur.

La visite de la fée, que ces pauvres enfants connaissaient déjà, ramena pour quelque temps la paix et la joie dans la cabane. A la chute du jour, Angélina se souvint que la fête allait commencer et voulut partir ; mais tous, rendus familiers par sa complaisance, la rappelaient et la retenaient à l'envi, qui par un pan de sa robe, qui par une tresse de ses cheveux, qui par le bout de sa baguette magique; et la bonne fée résistait un peu d'abord,

puis souriait et cédait. Cependant un grillon, venu on ne sait comment du palais des fées (lui-même en était une peut-être), se mit à crier dans l'âtre : « A table, Angélina ! le prince *Charmant* vient d'arriver, on n'attend plus personne, et le banquet solennel commence : on verra figurer au dessert les nèfles et les noisettes dont le prince *Myrtil* a fait, l'autre jour, hommage à la reine. A table ! à table ! car, de mémoire de grillon, jamais on ne vit plus beau festin. »

Puis voilà qu'un papillon du soir vint danser autour de la lampe en répétant : « Au bal, Angélina ! la salle est déjà pleine d'harmonie et de lumière, j'ai failli tout à l'heure m'y brûler les ailes à certaine *lampe merveilleuse* qu'un beau jeune homme vient d'apporter d'Arabie. Au bal ! au bal ! car, de mémoire de phalène, jamais on ne vit plus brillante soirée. »

Et Angélina voulait partir ; mais les enfants la retenaient avec des cris et des pleurs. « Oh ! ne nous quittez pas encore, disaient-ils ; et que deviendrons-nous, bon Dieu ! seuls, la nuit, quand la lampe s'éteindra, quand le loup montrera ses grands yeux à travers les fentes de la porte, et que nous entendrons dans la clairière siffler les vents et les voleurs ! »

Et la bonne fée souriait et cédait toujours ; mais enfin les esprits de l'air, troublés, lui apportèrent

à la hâte les sons d'une voix tonnante : « Angélina ! Angélina ! » C'était la reine des fées qui l'appelait, irritée d'une si longue absence. Épouvantée, Angélina se débarrassa des petites mains qui l'enchaînaient et sortit vite. Trop vite, hélas ! car dans son trouble, elle oublia sa baguette, dont le plus jeune des enfants s'était fait, sans songer à mal, un hochet dans son berceau. Or, vous saurez, ma sœur, qu'une fée qui perd sa baguette est une fée perdue. La pauvre Angélina ne s'aperçut de son malheur qu'à l'explosion de murmures qui salua son retour au palais, car ce fut un grand scandale pour toutes les fées, et une grande joie pour les vieilles, enchantées d'humilier enfin une compagne dont les charmes et la bonté faisaient ressortir leur malice et leur laideur. Quelques jeunes gens aussi, princes, sorciers et enchanteurs, dont Angélina, toute bonne qu'elle était, n'avait pu s'empêcher de railler quelquefois la suffisance, triomphaient de sa confusion. « Parole d'honneur, répétait aux jeunes fées le prince *Myrtil*, qui n'était pas sorcier, avec ses grands airs de vertu, votre Angélina n'est qu'une bégueule. Ah ! elle a perdu sa baguette !... Eh bien ! figurez-vous, Mesdames, qu'un jour je m'avisai de toucher à cette baguette maudite, et que la petite masque m'en donna sur les doigts si fort, si fort, que je fus un mois sans pouvoir me servir d'un casse-noisettes. »

Bref, la coupable fut traduite devant un tribunal présidé par la reine et composé de vieilles fées, dont la baguette, devenue béquille, faisait peur aux enfants, qui n'avaient garde d'y toucher. La bonne *Urgèle* essaya vainement quelques observations en faveur de sa jeune amie : le délit était flagrant et la loi précise ; or, cette loi portait contre la condamnée une peine singulière : elle devait courir le monde un siècle durant, sous la forme d'un animal à son choix. Angélina fut quelque temps indécise : rossignol, elle eût chanté sous la fenêtre de la jeune fille qui veille et qui travaille au chevet de sa mère malade ; rouge-gorge, elle eût donné la sépulture sous des feuilles aux enfants égarés et morts dans les bois ; chien d'aveugle, elle eût présenté l'aumônière avec une grâce capable de toucher le cœur le plus dur et d'ouvrir la main la plus avare ; mais le privilège exclusif de pénétrer dans les greniers et les prisons la tentait surtout et la décida. Et voilà, ma sœur, *comme quoi la Fée des Pleurs fut changée en blanche sourette*, et c'est ainsi qu'elle se promenait, depuis quatre-vingt-dix-neuf ans et plus, du palais à la prison (deux prisons, bien souvent !) et de douleur en douleur, rongeant sans pitié tous les mauvais livres (on n'en voit plus de ces souris-là !) et grignotant parfois des arrêts de mort jusque dans les poches de Tristan.

Ce digne compère de Louis XI ne tarda pas à revenir au château, et son maître avec lui, et avec eux la défiance et la terreur. Cependant le prince n'en continua pas moins ses visites au prisonnier. Elles devinrent de jour en jour plus longues et plus fréquentes, et même, ce qui n'eût pas manqué d'éveiller les soupçons d'un enfant moins candide que le dauphin Charles, le geôlier, qui jusqu'alors n'avait été qu'à regret et qu'en tremblant complice de ces entrevues, semblait maintenant les encourager et les provoquer par sa complaisance. Un soir, ils causaient comme à l'ordinaire, Charles accoudé sur la partie saillante du guichet, et Blanchette trottant de l'un à l'autre et leur distribuant ses caresses avec une édifiante impartialité. La conversation, longtemps vagabonde, tomba enfin et s'arrêta sur les projets de Charles pour son règne futur. « Voyons, que ferez-vous quand vous serez roi ? dit gaiement le prisonnier, qui, plus vieux d'années et surtout de malheurs, avait dans la conversation une supériorité marquée sur son jeune ami. — Belle demande ! je ferai la guerre. » Nemours sourit tristement. « Oui, poursuivit le dauphin en se frappant le front de l'index, depuis longtemps j'ai mon projet là. D'abord j'irai conquérir l'Italie : l'Italie, vois-tu, Nemours, c'est un pays merveilleux où les rues sont pleines de musique, les buissons couverts d'oranges, et où il y a

autant d'églises que de maisons. Je garderai l'Italie pour moi ; puis j'irai prendre en passant Constantinople pour mon ami André Paléologue ; et enfin, avec l'aide de Dieu, je compte bien délivrer le Saint-Sépulcre.

— Et après ? dit malignement le jeune duc. — Dame ! après,... après,... après,... répéta l'ignorant dauphin quelque peu embarrassé, j'aurai le temps peut-être de conquêter encore d'autres royaumes, s'il y en a. — Et le soin de votre gloire vous fera-t-il négliger votre peuple ? ne ferez-vous rien pour lui, Monseigneur ? — Si vraiment ! et d'abord, avant de partir, je donnerai Olivier et Tristan au diable, s'il en veut ; je supprimerai les bourreaux. »

Et, comme Blanchette, à ces mots, frétillait plus joyeuse et plus caressante que jamais : « Je ferai, poursuivit-il gaiement, quelque chose aussi pour toi, Blanchette : je supprimerai les chats. »

Tous deux éclatèrent de rire à cette saillie ; mais leur accès de pétulante gaieté n'eut que la durée d'un éclair. Ils s'arrêtèrent tout à coup et se regardèrent avec épouvante : car il leur avait semblé que d'autres éclats de rire, trop différents des leurs pour en être un écho, retentissaient à côté d'eux dans l'ombre... Ils finirent néanmoins par se rassurer.

« Espérance et courage ! » dit alors le dauphin

au jeune duc en lui tendant la main en signe d'adieu. Le pauvre captif se souleva pour saisir et presser cette main consolante; mais ses membres, engourdis par une longue torture, servirent mal son pieux désir. Il poussa un cri de douleur, et retomba sur son escabeau : « Mon Dieu ! quand donc serai-je roi ? ne put s'empêcher de dire le jeune prince ému jusqu'aux larmes.

— Bientôt ! Dieu le veuille ! dit Nemours. — Jamais », répliqua un troisième interlocuteur jusqu'alors invisible. Et Louis XI parut, puis Tristan, puis Coictier, et quelques autres familiers du vieux roi. A la lueur d'une lanterne qu'un d'eux avait tenue jusqu'alors cachée sous son manteau, le dauphin put voir le terrible vieillard s'avancer à pas lents, comme un spectre, en murmurant ces mots entrecoupés par une toux opiniâtre : « Ah ! galant damoiseau, tu fais de mon vivant les doux yeux à ma couronne !... Ah ! fils pieux et prévoyant, tu songes d'avance à mes funérailles !... Misérable ! ton épée ! » Un accès de toux plus violent que les autres l'interrompit. Charles ne fit aucune résistance; seulement il repoussa par un geste d'indignation Tristan qui s'avançait pour le désarmer, et remit de lui-même son épée à l'un des gentilshommes présents. Bientôt, sur un signe du roi, il disparut entraîné par des gardes. Louis XI, avant de quitter le souterrain, jeta un regard plein

de haine sur la cage de sa victime, puis, se penchant vers son compère Tristan, lui glissa quelques mots dans l'oreille.

« J'entends, répondit le bourreau; il faut en finir : comptez sur moi; dès ce soir à minuit... » Et, complétant par la pantomime le sens d'une phrase déjà trop claire, il frappait sa main gauche du revers de la droite. Puis le cortège s'éloigna, et, au milieu du bruit décroissant des pas, Nemours put distinguer longtemps encore la voix du despote moribond qui toussait, grondait et crachait des arrêts de mort avec ses dernières dents.

Pauvre Nemours ! ce doux rayon du ciel qu'on nomme l'espérance n'avait donc glissé dans son cachot que pour lui en faire paraître ensuite l'obscurité plus profonde. « Avoir seize ans, pensait-il, un frère comme le dauphin Charles, une sœur comme Blanchette, et mourir ! » Et, dans chaque son vague et lointain de la grosse horloge du château qui lui mesurait ses dernières heures, il croyait distinguer ces mots : « Mourir ! il faut mourir ! »

En effet, le long escalier en spirale qui conduisait au souterrain retentit bientôt sous des pas précipités. Un ruban de lumière, échappé sans doute à la lanterne des bourreaux, tapissa le seuil de la porte. Alors le condamné, sentant bien que son heure était venue, mit précipitamment à terre la souris-fée qu'il tenait pressée sur son cœur.

« Adieu, ma sourette, dit-il, sauve-toi vite, et cache-toi bien : ils te tueraient aussi. » Cependant le bruit redoubla par degrés, le ruban de lumière s'élargit, la porte roula sur ses gonds; et alors, croyant voir déjà se dessiner gigantesque sur le mur la silhouette de Tristan, Nemours joignit les mains, ferma les yeux, recommanda pour la dernière fois son âme à Dieu, et attendit... Il n'attendit pas longtemps.

« Duc de Nemours, dit une voix douce et bien connue, vous êtes libre. » Le captif tressaillit à ces mots, hasarda timidement un regard autour de lui, et crut rêver : Charles était là, non plus timide, contraint, abattu comme la veille, mais calme, grave, parlant et marchant en maître, déjà mûri et grandi par une heure de royauté. De nobles dames l'entouraient, contemplant le jeune prisonnier dans sa cage, avec des sourires et des pleurs; puis les gentilshommes, qui, devant cet outrage à l'enfance, chose sacrée pour la chevalerie, tourmentaient de la main, par un mouvement convulsif d'indignation, le pommeau de leur épée; et enfin des varlets, des pages, des écuyers en foule, portant des flambeaux, et agitant aux cris de « Vive le roi ! » leurs toques de velours empanachées.

« Oui, poursuivit Charles VIII, le Ciel, depuis une heure, m'a fait orphelin et roi. Nemours, pardonnez à mon père, et priez Dieu pour son âme.»

Puis, se tournant vers sa suite : « Qu'on abatte cette cage à l'instant, et qu'on en jette les débris à la Loire, car il n'en doit rester ni vestige ni souvenir. »

Les ouvriers, mandés d'avance, se mirent à l'œuvre avec ardeur; mais, ô surprise ! la lime s'étendait aux barreaux sans y mordre, et la pierre dans laquelle ils étaient scellés, inébranlable, ne répondait aux coups de marteau que par un bruit sourd et moqueur.

« Sire, dit un vieux moine en hochant la tête, tous les efforts humains seraient impuissants à exécuter vos ordres : car, ajouta-t-il en montrant la cage, ceci n'est pas œuvre humaine. J'ai ouï dire qu'un bohémien, sorcier comme ils le sont tous, bâtit cette cage autrefois, afin de se racheter de la potence. Il faudrait, pour la renverser aujourd'hui, la baguette d'une fée (mais il n'existe plus guère de fées, que je sache), ou bien encore la main infernale qui l'a construite; mais depuis longtemps le bohémien a disparu.

— Qu'on cherche cet homme et qu'on l'amène, dit le roi. A qui le découvrira honneurs et largesses ! un diamant de ma couronne, s'il est noble; son pesant d'or, si c'est un vilain ! » Et d'un geste il congédia son brillant cortège.

Les deux amis, demeurés seuls, sauf quelques pages qui veillaient sur eux à distance, se regar-

dèrent silencieux. Une inquiétude terrible, et qu'ils n'osaient se communiquer, faisait battre leurs cœurs à l'unisson : « Si l'ouvrier magique était mort! pensaient-ils; si la cage enchantée ne s'ouvrait plus! » Et ils pleuraient ; et, chose étrange! Blanchette, pour la première fois, semblait ne pas s'émouvoir de leurs larmes. C'est qu'une préoccupation bien vive et bien naturelle l'agitait alors. Vous vous rappelez, ma sœur, que la métamorphose expiatoire devait durer cent ans. Or il y avait, au moment où nous parlons, 99 ans 364 jours 23 heures et 59 minutes qu'Angélina était devenue Blanchette. L'horloge de Plessis-lez-Tours s'ébranla pour sonner une heure. Et voilà qu'aussitôt le sombre et fétide souterrain s'emplit de parfums et de lumière, la cage de fer s'émut d'un bloc comme un décor théâtral de nos jours, et s'abîma... Dieu sait où,... sans doute dans l'enfer qui avait inspiré l'architecte inconnu. Les orphelins épouvantés crurent que la foudre venait d'éclater dans la prison. « Blanchette, Blanchette, où es-tu? s'écrièrent-ils, tremblant pour l'existence de leur sœur adoptive. — Me voici, mes enfants, » répondit une voix douce au-dessus de leurs têtes. Alors, levant les yeux, ils aperçurent, ébahis, Angélina dans son costume de fée, debout sur le piédestal d'un nuage, et tenant à la main sa baguette reconquise. « N'ayez pas peur, enfants, poursuivit-

elle : c'est moi que vous appeliez Blanchette; mes compagnes m'appellent la Fée des Pleurs... Les vôtres viennent de tarir, et ma mission près de vous est accomplie... Adieu ! »

Le petit duc et le petit roi, comme jadis les enfants du bûcheron, répétaient en joignant les mains : « Bonne petite fée ! ne nous abandonnez pas encore ! — Il le faut, répliqua-t-elle d'un air grave : vous n'avez plus besoin de consolations, vous, et l'on en réclame ailleurs. J'entends près d'ici une petite mendiante dont les sanglots m'appellent, et j'y cours... Adieu, Sire; adieu, Monseigneur. »

Elle dit, et disparut dans un éclair.

LES PETITS SOULIERS

Le 6 janvier 1776, jour de l'Épiphanie, il se passa sur le gaillard d'arrière du vaisseau français le *Héron* une petite scène assez piquante pour mériter qu'on la raconte. Tous les officiers que le service de l'équipage ne réclamait pas ailleurs se promenaient, causant et fumant, sur le pont, lorsqu'un jeune aspirant de marine, montant l'escalier qui conduisait à la chambre du capitaine, parut et s'écria : « Chapeau bas, Messieurs! voici la reine!... »

Et cependant Marie-Antoinette n'avait pas quitté Versailles ; à l'aide d'Asmodée ou de la *seconde vue* des montagnards d'Écosse, on l'aurait pu voir en ce moment, dans un coin du château, à l'abri de l'étiquette, son ennemie intime, jouer la comédie en famille, recevant sa réplique du comte d'Artois et ayant pour souffleur le comte de Provence, tous deux ses beaux-frères. Elle remplissait

le rôle principal dans *le Devin du village*, et chantait :

J'ai perdu mon serviteur,
J'ai perdu tout mon bonheur...

paroles qu'elle eut depuis l'occasion de répéter bien des fois sans chanter ! cette pauvre reine qui est déjà tombée dans l'histoire, et qui tombera bientôt dans le drame, aussi poétique, aussi belle et plus pure que Marie Stuart.

Quelle était donc l'usurpatrice qui ramassait alors, à douze cents lieues de Versailles, le sceptre que la reine légitime abandonnait un instant pour la houlette ?

Hâtons-nous de le dire, il n'y avait là ni fourberie ni crime de lèse-majesté. La royauté que saluait l'équipage du *Héron* n'était que l'innocente et fugitive royauté de la fève. Elle venait d'échoir, par la grâce du sort, à une jolie petite créole de la Martinique, parente du capitaine, et qui, sous la conduite d'une vieille tante, allait, comme la Virginie de Bernardin de Saint-Pierre, poursuivre, dans la métropole, de vagues espérances de fortune et d'héritage.

Et c'était dommage, en vérité, que la jeune reine ne fût qu'une reine pour rire ; car elle s'acquittait de ses hautes et nouvelles fonctions avec un aplomb et une grâce qu'eussent enviés Catherine II et Marie-Thérèse.

« A genoux, beau page! disait-elle au jeune aspirant qui l'avait annoncée : ne voyez-vous pas que j'ai laissé tomber mon gant ? — A moi, mon conseil des ministres! et ne riez pas, Messieurs, car le cas à discuter est grave. J'aime mon peuple, entendez-vous, et je veux que mon peuple m'aime : il s'agit de décider si, pour attirer à mes pieds ses hommages, une rosette bleue sur mes souliers ne siérait pas mieux qu'une rosette blanche. — Comment donc! je crois que mon premier médecin se permet de lancer au nez de sa souveraine des bouffées de tabac en guise d'encens! Qu'un de mes ambassadeurs monte sur l'hippogriffe à l'instant, pour aller voir dans la lune si la raison du bon docteur n'aurait pas suivi ce matin, après boire, le même chemin que celle de feu Roland... »

Et mille innocentes saillies, mille coquets enfantillages, dont tous ces bons marins riaient de si grand cœur et si longtemps que leurs grosses pipes s'éteignaient oisives entre leurs mains.

Mais celui de tous qui semblait se réjouir le plus du triomphe de l'aimable enfant était un vieux matelot breton nommé Pierre Hello, ayant moins de rides que de blessures, qui ce jour-là même avait reçu une médaille d'honneur, tardive récompense de ses longs services! et qu'à cette considération le capitaine venait d'admettre à sa table, au re-

pas présidé par les deux dames créoles, ses parentes. Marie-Rose, ainsi se nommait la jeune fille, s'était émerveillée depuis longtemps au récit des belles actions de Pierre Hello. Elle l'avait complimenté, caressé, et le cœur du rude vieillard, neuf encore à de pareilles émotions, avait palpité, sous ces caresses d'enfant, aussi fort qu'à la réception de sa médaille d'honneur. C'était lui seul qui la servait ; c'était encore, ou peu s'en faut, lui seul qui veillait sur elle : car la tante de Marie-Rose, bonne vieille clouée sur sa chaise par la goutte, passait tout le jour absorbée dans la lecture de saint Augustin, ne l'interrompant par intervalles que pour dire : « Ici, Minette ! ici, Marie-Rose ! » quand elle voyait son chat courir dans la cale après une souris, ou sa nièce sur le pont après un rayon de soleil. Mais, élevée, comme la plupart des filles de colons, dans la plus large indépendance, Marie-Rose n'écoutait pas ou feignait de ne pas entendre. Tantôt elle montait aux échelles et se balançait aux cordages, et alors Pierre Hello la regardait d'en bas, prêt, si elle tombait sur le pont, à la recevoir dans ses larges mains, comme il eût reçu un oiseau que la fatigue abat, ou à la repêcher à la nage si le vent l'eût jetée à la mer. Tantôt elle amusait l'équipage oisif par ses chansons et par ses danses, et alors Pierre Hello, attentif, semblait avoir trouvé tout à coup de l'intelligence pour

comprendre les vers, et du goût pour sentir la grâce.

Le lendemain de l'Épiphanie et de sa courte royauté, l'aimable enfant parut triste et pensive, et le vieux loup de mer se posa devant elle, inquiet et silencieux comme un caniche qui voit pleurer son maître. Elle ne put s'empêcher de répondre par une confidence à ce regard compatissant et interrogateur. Une vieille négresse marronne, qui passait pour sorcière, et à qui Marie-Rose portait en cachette du pain dans les bois, lui avait fait une prédiction étrange qui la préoccupait, et dont elle avait retenu les paroles textuelles :

« Bonne petite maîtresse, moi avoir vu dans la « nue grand condor monter bien haut, bien haut, « avec rose dans son bec... Toi, être Rose... Toi, « bien malheureuse ; puis toi reine, puis grande « tempête, et toi mourir. »

« J'ai été reine hier, ajouta-t-elle, et je n'attends plus maintenant que la tempête qui doit m'emporter...

— N'ayez pas peur, Mademoiselle, répondit Hello ; s'il arrivait malheur au *Héron*, vous n'auriez qu'à saisir le pan de ma ceinture,... là,... comme ceci, et, avec l'aide de Dieu et de mon patron (un grand saint, voyez-vous ! car il marchait sur l'eau sans enfoncer, ce qui, foi de marin, est un bien beau miracle !), vous aborderiez aussi

doucement à terre qu'une goëlette remorquée par un trois-mâts. »

Marie-Rose, un peu rassurée, paya le dévouement du brave homme en lui chantant une romance que personne n'avait encore entendue. C'étaient, quand son départ fut décidé, ses adieux et ses plaintes qu'un jeune créole, son voisin, avait mis pour elle en vers et en musique :

Petit nègre, au champ qui fleuronne,
Va moissonner pour ma couronne :
La négresse fuyant aux bois,
Marronne,
M'a prédit la grandeur des rois
Vingt fois.

Petit nègre, va, qui t'arrête?
Serait-ce déjà la tempête
Qui doit effleurer si souvent
Ma tête,
Et jeter mon bonheur mouvant
Au vent?

Las! j'en pleure déjà la perte.
Adieu donc, pour la mer déserte,
La rivière des Trois-Ilets
Si verte,
Où, dans ma barque aux blonds filets,
J'allais!

Adieu : les vents m'ont entraînée,
Ma patrie et ma sœur aînée!
La fleur veut mourir où la fleur
Est née,
Et j'étais si bien sur ton cœur,
Ma sœur!

Mais il est un âge où toutes les douleurs passent légères et fugitives, où la mélancolie du soir sèche au matin comme la rosée; et Marie-Rose avait cet âge. Le lendemain, elle dansait encore; les jours, les semaines, s'écoulèrent sans user cette gaieté pétulante; mais il n'en fut pas de même de ses petits souliers. Le dernier bond d'une farandole en emporta les derniers lambeaux. Par malheur, la garde-robe de ces dames était légère : elles allaient à Paris, et avaient cru devoir, pour la remonter, attendre les conseils de la Mode dans son empire. Bientôt Marie-Rose fut réduite à s'asseoir immobile à côté de sa tante, cachant ses pieds nus sous sa robe, remuant la tête et le corps dans un besoin fébrile de mouvement, mais n'osant risquer un pas, semblable à cette Daphné des Tuileries dont le buste est vivant encore quand ses pieds ont déjà pris racine. La petite reine pleurait là, captive comme dans une tour enchantée, et attendant qu'un chevalier, passant, la délivrât.

Ce chevalier passa, et ce fut Pierre Hello. « Laisser nus de si jolis pieds, disait-il avec l'accent de l'indignation, il faudrait n'avoir pas pour deux liards de cœur! » Mais, si le poëte a dit : *L'indignation fait des vers,* il n'a pas dit qu'elle pût faire des souliers. Pierre Hello réfléchit, se frappant le front, se grattant la tête, et promenant d'une joue à l'autre, dans sa bouche, ce morceau de tabac

que les marins ont l'habitude de mâcher,... enfin *sa chique*. C'est un vilain mot; mais pardon, il n'y en avait qu'un pour exprimer la chose, et cette chose est trop importante, quand il s'agit de mœurs maritimes, pour qu'un narrateur consciencieux n'en parle pas. La chique est à la pensée du matelot ce que l'aiguille est à l'horloge : quand la pensée va, la chique tourne. C'est qu'aussi il s'était posé une question bien ardue pour un mathématicien novice : *Faire quelque chose avec rien,* problème que Dieu seul a pu résoudre.

« Un morceau de cuir ! ma pipe et ma médaille pour un morceau de cuir ! » disait-il avec l'énergie désespérée de Richard III criant : « Une épée ! mon royaume pour une épée [1] ! » Certes, tous les filets de l'équipage se fussent déployés bien vite à la mer s'il eût connu l'histoire de don Quichotte, et osé se flatter d'avoir la main aussi heureuse que Sancho Pança, qui, jetant ses hameçons aux truites, y voyait mordre des savates. Il chercha, fureta, remua ; sa main passa partout où une souris pou-

1. Le 22 août 1485, à la bataille de Bosworth, le roi d'Angleterre, se voyant perdu, s'écria : « *Un cheval! un cheval! Mon royaume pour un cheval!* » — Dans son célèbre drame historique, en cinq actes, intitulé *Richard III,* Shakespeare (1597) reproduit cette phrase, qu'Hégésippe Moreau modifie ici, peut-être par distraction. Mais, en somme, il n'y a qu'un mot de changé; l'idée reste la même.
A. P.

vait passer. Enfin, il poussa un cri de joie, un cri semblable à celui d'Harpagon retrouvant sa cassette, ou de J.-J. Rousseau couvant des yeux sa pervenche. Ce n'était pas une fleur, ce n'était pas un trésor que Pierre Hello venait de découvrir : c'était quelque chose de bien plus précieux, ma foi, c'était une botte ! la botte d'un soldat tué dans un abordage ; elle avait roulé dans un coin de la cale, Dieu sait comment ! Depuis elle était restée là, portant le deuil de sa sœur jumelle noyée dans la mer ou ensevelie dans le ventre d'un requin, et croyant bien, comme le rat de La Fontaine, que les choses d'ici-bas ne la regardaient plus. Mais Pierre Hello en décida autrement : se servant de son poignard en guise d'alêne et de tranchet, il perça, il tailla si bien, qu'il fit en moins d'une heure... Je voudrais bien pouvoir dire qu'il fit une paire de souliers ; mais, par respect pour la vérité, je n'ose... Ce qu'il fit, ce n'étaient précisément ni des souliers, ni des brodequins, ni des bottines, ni des chaussons, ni des socques, ni des cothurnes, ni des babouches, ni des mocassins : c'était, dans l'art de la chaussure, une œuvre originale, fantastique, romantique, une chose sans nom ; mais enfin cette chose sans nom pouvait, à la rigueur, s'interposer comme une armure défensive entre l'épiderme du pied humain et le parquet. Le brave Hello courut aussitôt à la cabine de Marie-Rose, où

après avoir, à grand'peine et aux éclats de rire de la jeune fille, emboîté, ficelé ses pieds nus dans cette bouffonne chaussure, il se releva, croisa triomphalement ses bras sur sa poitrine, et dit : « Voilà !... » Et, une heure après, la bayadère dansait encore, dansait avec un poids à chaque pied, aux applaudissements de son parterre, conquis cette fois à double titre, car il y avait dans cette danse le mérite combiné de l'art et du tour de force : c'était Mlle Taglioni et Mme Saqui résumées d'avance en deux jambes.

Enfin, après une longue traversée, la vigie cria : *Terre!* Et ce fut, je vous assure, une scène vraiment touchante que celle du matelot et de la jeune créole. « Je penserai toujours à vous et je garderai vos souliers comme un souvenir, comme une relique, disait Marie-Rose pour consoler Pierre Hello, qui passait sur ses yeux humides le revers de sa main calleuse. — Oh! répondait-il en secouant la tête, vous allez à Paris, où de nouveaux amis vous feront perdre le souvenir du pauvre Hello, qui ne vous occupera guère. — Toujours! » répéta-t-elle, entraînée par sa tante. Il la suivit longtemps des yeux ; elle se retourna souvent, et il ne pouvait déjà plus l'entendre qu'elle répétait encore en agitant son mouchoir : « Toujours, Hello, toujours! »

Pierre Hello ne put savoir si la jeune fille tint parole, car il toucha bien rarement la terre, et fut

tué dans la guerre d'Amérique. Quant à Marie-Rose...

Mais voici, au travers de mon histoire, le grand fleuve de la Révolution française qui passe; fleuve étrange et qu'on ne sait comment nommer : Pactole au sable d'or, Simoïs teint de sang, Eurotas aux lauriers-roses. Son bruit et sa profondeur vous causeraient des vertiges. Donnez-moi la main, ma sœur, fermez les yeux et sautons par-dessus...

Bien! nous voici tombés au milieu de l'empire, et nous sommes à la Malmaison, retraite de la noble et malheureuse Joséphine, veuve, par une séparation légale, de Napoléon vivant encore, mais toujours impératrice et toujours adorée des Français, qui l'avaient épousée, eux aussi, dans leur cœur et qui n'avaient point souscrit au divorce.

Accoudée dans sa chambre sur la boîte d'un piano, elle écoutait en souriant une députation de jeunes demoiselles attachées à sa personne, et qui sollicitaient, tremblantes, la permission de jouer des proverbes au château. « Volontiers, mes enfants, répondit la bonne Joséphine; je veux même me charger des costumes. Grâce à la générosité de l'empereur, ma garde-robe y peut abondamment fournir. Tenez, voici ce que Marchand vient encore de m'apporter tout à l'heure. »

Et elle repoussait négligemment du pied une fourrure étendue sur le tapis. Cette parure était si

belle que Mlle S.-R., la plus jeune des ambassadrices, ne put s'empêcher de dire, en frappant dans ses blanches mains en signe d'admiration :

« Dieu, que Votre Majesté est heureuse !

—Heureuse, murmura Joséphine, heureuse !... »

Elle parut rêver un moment, et ses doigts distraits, errant sur les touches de son piano, en tirèrent quelques notes de la romance que nous connaissons déjà :

La fleur veut mourir où la fleur
Est née,
Et j'étais si bien sur ton cœur,
Ma sœur !

Puis, secouant les souvenirs qui l'oppressaient, elle se leva :

« Qui m'aime me suive, Mesdemoiselles; venez voir et choisir vos costumes. »

Et, précédant le jeune et fol essaim, elle entra dans sa garde-robe. Toutes les jeunes filles ouvrirent alors des yeux émerveillés, comme le fils du bûcheron descendu pour la première fois dans la caverne d'Ali-Baba. Il y avait là des gazes si légères qu'elles se fussent envolées comme les fils de la Vierge, n'eût été le poids des pierreries qui les bordaient; il y avait là des mantilles espagnoles, des mezzaros italiens, des peignoirs d'odalisques, tout imprégnés encore des parfums du harem

et de la poudre d'Aboukir, et enfin des robes de madone si belles que la Vierge de Lorette elle-même ne les eût mises autrefois que le jour de l'Assomption.

« Prenez, enfants, dit la bonne impératrice, et amusez-vous bien. Je vous abandonne toutes ces belles choses qui vous font ouvrir de si grands yeux, toutes, hormis une seule, car celle-là m'est trop précieuse et trop sacrée pour qu'on y touche. »

Puis, voyant à ces mots la curiosité étincelante sous toutes les paupières : « Je puis cependant vous faire voir ce trésor, » ajouta-t-elle.

Je vous laisse à penser, ma sœur, si l'imagination, cette *folle du logis*, qui en est la maîtresse à quinze ans, prit ses ébats dans toutes ces têtes enfantines.

Qu'était-ce donc que cette merveille qu'il était défendu de toucher, quand on froissait à loisir tant de merveilles ?

Une robe couleur du temps, de la lune ou du soleil, comme dans *Peau d'âne*? Cet œuf d'oiseau qui, suivant les contes arabes, est un diamant et peut rendre invisible ? Un éventail fait avec les ailes d'un génie de l'Alhambra ? Le voile d'une fée, ou bien quelque ouvrage plus précieux encore commandé par l'empereur à l'un de ses démons familiers, le *petit homme rouge* ou le *petit homme vert*? Qu'était-ce donc ?

Enfin, prenant pitié de la curiosité impatiente qu'elle venait d'irriter elle-même avec une innocente malice, Joséphine fouilla dans un coin de sa garde-robe impériale et en tira. . . . . .

Ce n'était cette fois, ma sœur, ni un cadeau de Napoléon, ni l'œuvre d'un génie : c'était l'œuvre et le présent du marin breton, Pierre Hello, c'étaient les souliers de Marie-Rose.

Car, vous l'avez deviné déjà, l'impératrice Joséphine et la danseuse aux pieds nus ne sont qu'une même personne et un même cœur. Quand l'épée de Bonaparte commençait à découper l'Europe comme un gâteau, Joséphine *Marie-Rose* Tascher de La Pagerie, heureuse cette fois, eut la fève et régna. Elle régna longtemps; mais voilà qu'un jour il se fit tout à coup une grande tempête en Europe; les neiges de la Russie se soulevèrent d'elles-mêmes pour retomber en blanc linceul sur nos soldats; les quatre vents nous soufflèrent des avalanches d'ennemis, et il y eut alors en France, aux éclairs du sabre et du canon, et sous les lourds piétinements de la bataille, des tremblements de terre aussi forts que ceux des Antilles... Lorsque enfin notre ciel redevint beau, la prédiction de la négresse était accomplie tout entière : ... le grand condor, foudroyé, avait laissé tomber la rose, et la créole des Trois-Ilets, deux fois reine, était morte dans la tempête !

THÉRÈSE SUREAU

Je flânais un jour avec délices, bouche béante et le nez en l'air, sous les marronniers en fleur du Jardin des plantes : car ce jour était un dimanche, et j'étais alors de mon métier compositeur d'imprimerie; or, par la littérature qui court, c'est un terrible métier, je vous jure. Figurez-vous que j'avais pâli et bâillé toute la semaine sur le nouveau roman d'un auteur en vogue. « Mais pourquoi donc, avais-je murmuré vingt fois, souffleter ainsi, brutalement et à tout propos, Vaugelas, Restaut et Wailly, avec lesquels je gagerais que ce monsieur n'eut jamais rien à démêler !... » Aussi, dès le matin du jour libérateur, ma main, complice involontaire et noire encore de mille attentats à la langue, s'était cachée honteuse sous un gant. Le dimanche, comme vous savez, est pour le peuple un jour de métamorphoses; je m'avisai ce jour-là d'être galant.

Parmi les promeneurs groupés, toujours curieux et toujours les mêmes, devant l'enceinte close où

se pavane l'éléphant, je venais d'apercevoir une jeune dame dont j'avais peine à m'expliquer la présence en pareil lieu : car, bien que sa mise fût d'une grande simplicité, sa figure, éclatante de pâleur sous un bandeau de cheveux noirs, ne manquait pas de distinction, et ses lèvres plus d'une fois avaient accueilli par un mouvement ironique les sottes observations qui pleuvaient autour de nous. J'épiais l'occasion de lui adresser la parole : elle ne se fit pas attendre. Son sac, qu'elle avait ouvert, m'avait laissé voir, entre un rouleau de papier et un in-octavo, trois petites pommes de reinette. Un mouvement de l'inconnue me fit croire qu'elle voulait, elle aussi, payer son tribut au vorace animal : «Prenez garde, lui dis-je ; une dame, dimanche dernier, avançait étourdiment comme vous le bras où pendait son sac pour offrir un échaudé à l'éléphant, et ce gastronome peu délicat happa et engloutit du même coup le sac et l'échaudé ; prenez garde ! » Encouragé par un sourire de ma voisine, je poursuivis : « Tenez, lui dis-je, c'est ainsi qu'il faut s'y prendre. » Et, saisissant une des pommes entre le pouce et l'index, je l'offris à l'animal. Il l'avala de si bonne grâce que je pris à l'instant la seconde, qui disparut comme sa sœur. J'aurais fait suivre le même chemin à la dernière, si la main que j'étendais n'eût plongé dans le vide ; la jolie promeneuse avait disparu.

Je m'éloignais, soucieux et marchant au hasard, lorsqu'au détour d'un sentier solitaire, j'aperçus l'objet de ma préoccupation. Assise sur un banc de pierre, la dame aux pommes de reinette en croquait à belles dents la dernière, sans la peler, et, tout en mangeant, parcourait des yeux et de la main les pages du livre déployé sur ses genoux. Je m'arrêtai à quelques pas, pétrifié de surprise et de confusion. Hélas ! je le comprenais enfin, mais trop tard, ce n'était point à l'éléphant qu'était destiné ce plat de dessert, et, dans ma gauche courtoisie, j'avais volé à la dame de mes pensées les deux tiers de son déjeuner. Que faire ? c'eût été ajouter à la sottise et à l'offense que de lui en offrir brutalement d'autres, et cependant je mourais d'envie d'acquitter ma dette.

Son repas pythagoricien fini, elle continuait sa lecture, qui paraissait l'intéresser beaucoup. Alors j'eus une idée bizarre. Je me souvins qu'un étudiant de mes amis avait conquis autrefois les bonnes grâces d'une reine de comptoir en usurpant le nom de Casimir Delavigne, et soudain mon projet fut arrêté. Au moment où la jeune lectrice, par un mouvement d'admiration idolâtre, touchait de ses lèvres roses un feuillet du livre : « Merci, » dis-je bravement, et je m'avançai. L'inconnue leva les yeux : « Comment, dit-elle, rouge comme une cerise, vous seriez...» Je l'interrompis en m'incli-

nant d'un air modeste. Alors vous eussiez vu la pauvre enfant frémir d'un saint respect, et vous-même, vous frémiriez d'indignation, lecteur, si je vous disais de quelle auréole poétique je m'étais effrontément coiffé. J'offris mon bras à la promeneuse solitaire. Il va sans dire qu'il fut accepté. Chemin faisant, ma compagne me prodigua les confidences : c'était une femme auteur, fraîchement débarquée, comme tant d'autres, de la province, qui ne la comprenait pas, à Paris, qui se souciait fort peu de la comprendre. Elle avait composé *dans la solitude et le silence*, disait-elle, un volume de poésie, qui courait grand risque, pensai-je, de mourir comme il était né. De plus, elle venait de jeter dans les cartons d'un théâtre du boulevard un drame en cinq actes, intitulé, autant qu'il m'en souvient, *Zénobie*. Le souffleur, l'allumeur, le machiniste et autres littérateurs, lui avaient conseillé, dans l'intérêt de la pièce, d'y tailler un rôle pour un éléphant, ce qui m'expliquait enfin son attention de tout à l'heure aux allures du gigantesque comédien. Hélas ! la pauvre dévote croyait se confesser au grand prêtre de la religion romantique ; et moi, je l'écoutais, rougissant et balbutiant, comme l'écolier espiègle qui s'est caché, la veille de Pâques, dans un confessionnal pour surprendre aux jolies pénitentes l'aveu de leurs péchés mignons.

Notre promenade vagabonde nous avait entraînés hors du jardin. J'allais, j'allais toujours, et ma compagne suivait sans défiance; ce n'était pas un homme, mais un poëte qu'elle suivait. Pour elle, le bourdon de *Notre-Dame*, sonnant vêpres, sonnait ma gloire; pour elle, je portais sur le front une flamme bleue, comme les Génies des contes, et, sur la foi de cette étoile, elle m'eût suivi sans hésiter jusque dans la *Cour des miracles*. Nous nous trouvâmes ainsi, loin, bien loin de notre point de départ, en face d'une jolie guinguette que je connais. « Si nous entrions là, lui dis-je, nous serions plus à l'aise pour causer, » et, sans attendre de réponse, je franchis le seuil, entraînant avec moi la naïve provinciale, quelque peu étonnée de ces lestes façons et les attribuant sans doute *in petto* à l'originalité, compagne ordinaire du génie. Les deux pommes volées m'avaient pesé jusque-là sur la conscience ; mais enfin mes remords s'évanouirent entre un rôti et un dessert. Cependant la conversation ne cessait pas d'aller son train. « Comment me conseillez-vous de signer mon nouveau recueil ? dit la muse : vous le savez, un nom sonore impose quelquefois au lecteur, et l'on aurait grand'peine à croire au talent d'un poëte qui s'appellerait prosaïquement Thérèse Sureau. »

Je bondis à ce nom bien connu, et, béant, immobile, je fixai sur celle qui me parlait des

yeux épouvantés. « Ma cousine ! » balbutiai-je en retombant sur ma chaise.

Elle trahit par un geste son désappointement. « Non, je ne suis pas un poète et je vous ai trompée, poursuivis-je en prévenant ses questions. Je suis tout simplement, belle muse, Pierre-Jacques, votre cousin, ouvrier imprimeur... pour vous servir ! »

Et en effet c'était bien Thérèse, Thérèse, la mieux aimée de mes compagnes d'enfance, et dont, sous un masque récent de pâleur, la figure, autrefois si rose, n'avait d'abord éveillé chez moi qu'un vague souvenir. A dix-sept ans, elle était devenue ma cousine (rien que ma cousine, hélas !) en épousant un gros, gras et riche fermier, mon parent, qui ne tarda pas à la laisser veuve en tombant un soir, après de ferventes libations au saint du village, dans un piège à loup, d'où on le retira mort le lendemain.

Élevée par les dames du château et leur demoiselle de compagnie avant ce mariage, la jeune veuve se laissa bientôt aller à la vie élégante qu'elle avait essayée autrefois et à la poésie, ses premières amours. Inondé de pluie, de grêle et de procès, son petit domaine s'en alla sous ses pieds comme un sable mouvant, tandis qu'elle regardait le ciel. A son arrivée à Paris, elle était riche encore d'une vigne et d'un pré ; mais il fallait payer

les frais d'impression de ses poésies, mais il fallait jeter un peu de poudre d'or sur les feuilletons, si bien que la jeune fermière ne possédait plus rien au soleil que sa jeunesse et sa beauté; et Thérèse n'entendait rien, Dieu merci! à l'exploitation d'un pareil fonds.

Après un moment de silence : « Je n'essaierais pas, lui dis-je, de vous détourner d'une carrière à laquelle vous seriez fatalement prédestinée; mais êtes-vous bien sûre de votre vocation? De quel droit vous proclamez-vous poëte? Est-ce pour avoir quelquefois aligné des alexandrins et accouplé des rimes? Mais, à ce compte, je suis poëte aussi, moi; mon voisin l'étudiant, mon antipode l'épicier, le sont encore; et mon portier, qui l'est tant soit peu lui-même, balaye tous les matins de la poésie à chaque étage. Prenez garde de vous tromper et de prendre pour votre étoile un feu follet qui vous conduirait... Dieu sait où! à la misère, à la honte, à la mort! Mon état, cousine, me donne le droit de vous parler ainsi. La typographie, voyez-vous, est l'antichambre de la littérature, et, comme tout valet de grande maison, je regarde quelquefois par le trou de la serrure. L'autre jour, par exemple, le prote me députa chez un auteur qui faisait attendre *de la copie*. C'était comme vous, Thérèse, une jeune fille de vingt ans. Je la trouvai malade, au lit, et soignée par

sa mère. Elle écrivait. De temps en temps sa tête fatiguée retombait sur sa poitrine, la plume s'arrêtait sous ses doigts amaigris, et alors elle demandait une tasse de café. C'était pour s'inspirer, disait-elle; mais la perfide liqueur lui versait à la fois la fièvre et l'inspiration, et chaque phrase, chaque vers coûtait à la malade un quart d'heure de vie. « Hâtez-vous, Madame, lui avais-je dit « étourdiment, car nous attendons, et nous avons « besoin de travailler. — Vous avez besoin de « travailler, murmura-t-elle en regardant sa mère, « et moi donc!... »

« Ceci n'est pas un roman, cousine; la jeune muse chantait hier encore ; elle est muette aujourd'hui, et, si vous désirez savoir son nom...

— Silence! grâce! dit vivement Thérèse : ce nom, je le connais; cette histoire, je la sais. Pauvre sœur aînée, si le sommeil de la mort a des rêves, ta gloire posthume du moins te console aujourd'hui dans la tombe!

— Sa gloire, cousine! interrompis-je en souriant avec tristesse.

— Oseriez-vous l'attaquer?

— A Dieu ne plaise que je veuille arracher avec mes mains noires quelques brins de laurier à une tête de mort! Mais, si j'étais père et qu'on m'eût invité, comme tant d'autres, à souscrire pour le monument funèbre de la jeune Bretonne : « De

« grand cœur, aurais-je répondu ; mais à condi-
« tion qu'on y gravera pour épitaphe : *Ci-gît une*
« *honnête fille tuée à vingt ans par la manie d'écrire.*
« Et plus bas : *Il est défendu de déposer des vers sur*
« *cette tombe.* »

« Et, quand même la foi que vous avez dans votre génie ne serait pas une erreur, écrire, chanter, jeter de l'éclat et faire du bruit, est-ce bien là, Thérèse, le rôle qui convient à une femme ? Qu'en dites-vous ? Pour moi, le cœur me saigne et la rougeur me monte au front toutes les fois que je lis dans un journal ces paroles ou l'équivalent :

« Une jeune dame qui se cache sous le pseudo-
« nyme transparent de *** vient de publier un
« nouveau roman auquel la vogue est assurée.
« Cette fois, plus de voile sur les situations, plus
« de réticence dans les expressions. On devine que
« l'aimable auteur s'est inspirée de ses souvenirs,
« etc... Prix : 7 fr. 50 c. »

« Cette annonce, à votre avis, n'est-elle pas le digne pendant de cette autre que j'entendis un jour hurler sur les tréteaux de la foire :

« Entrez, Messieurs et Dames ; vous y verrez la
« petite Ourliska, princesse de Caramanie, qui a
« eu des malheurs. Elle est âgée de seize ans,
« danse sur la corde sans balancier, marche sur la
« tête comme un ange, et fait le grand écart... Que

« c'est étonnant pour son âge! Entrrrez... ça ne « coûte que deux sous!... »

« Un honnête homme, dit-on, à qui des bohémiens avaient enlevé sa fille au berceau, faillit devenir fou de douleur en la retrouvant un jour déguisée en princesse de Caramanie. Et que dirait le vôtre, cousine, le vôtre, qui est pieux et qui sait lire, s'il vous rencontrait un beau matin, dansant sur la phrase dans un journal ou faisant le grand écart dans un roman? »

Une larme coula sur la joue de Thérèse.

« Victoire! dis-je, voici une perle assez précieuse pour acheter le pardon d'un père. Courons lui offrir cette larme chaude encore : son baiser l'essuiera, j'en réponds. »

Elle résista, mais j'insistai; elle discuta, mais je suppliai; bref, je fis près de ma cousine, pour la ramener à Dieu, ce que j'eusse fait près d'une autre pour la gagner au diable; si bien que le soir même je l'entraînai à la diligence avec ses bagages (presque aussi légers qu'elle!), et que le lendemain nous roulions tous deux sur la route de Champagne, elle pâle et souffrante encore de sa gloire avortée, moi gai, triomphant, et criant au postillon : « Ne verse pas, camarade : tu portes une muse et sa fortune! »

Je ne pus assister à l'entrevue de l'enfant prodigue et de son père, je m'étais arrêté en chemin,

à deux lieues du village, dans une imprimerie toute petite, mais proprette, coquette, hospitalière (vous la connaissez, ma sœur), où je me reposais voluptueusement, sur d'innocentes affiches, de la littérature parisienne. Mais le dimanche suivant, comme vous pensez bien, j'arrivai chez mon oncle presque aussitôt que l'aurore. Je trouvai ma cousine chantant à sa fenêtre pour bercer un petit enfant tourmenté par la dentition ; et si, d'aventure, vous êtes curieuse de connaître sa romance, je l'ai retenue, la voici :

LES DENTS DE LAIT.

Pauvre muse dédaignée
Dans le pays des méchants,
A ton berceau, résignée,
Loïs, j'apporte mes chants ;
Cette fois, ma gloire est sûre :
Mon public est sans sifflet,
Et son baiser sans morsure :
Il n'a que ses dents de lait.

Dans les sentiers de la vie,
A tous les buissons pendant,
Un fruit nommé *Poésie*
Tente la main et la dent ;
A l'enfant qui le regarde
Sa couleur vermeille plaît :
Beau Loïs, un jour, prends garde
D'agacer tes dents de lait !

Le ciel de la ville est sombre :
Oiseau fidèle à ton nid,

Si tu chantes, chante à l'ombre
De notre clocher bénit.
Pour le bonheur seul respire,
Et même, à l'heure qu'il est,
Qu'en dormant un long sourire
Laisse voir tes dents de lait.

Oui, qu'une douce chimère
Caresse ton front vermeil;
Rêve des baisers de mère,
Je vais, pendant ton sommeil,
Au pâle éclair de la houille,
Filant comme elle filait,
Demander à sa quenouille
Du pain pour tes dents de lait.

« Bravo! » m'écriai-je, et d'un bond je fus dans la chambre. Thérèse m'accueillit cordialement, mais d'un air un peu froid. Ses manières trahissaient une préoccupation secrète, et faisaient soupçonner que la jeune métromane n'était pas tout à fait guérie, mais seulement convalescente. Je me trouvai un moment après attablé entre elle et son père, devant une excellente soupe aux choux que l'ex-muse prétendit avoir faite elle-même et sans collaboration, la vaniteuse! Le repas fut gai; on rit, on jasa beaucoup, je soupçonne même que l'on déraisonna un peu : la piquette et la joie font de ces tours. Malheureusement, comme je portais mon mouchoir à mes yeux, attendri par les remercîments du bonhomme, le mouvement fit sauter de ma poche une lettre à l'adresse de Thérèse.

Pendant que je présidais, à Paris, au transport de ses effets, allant et venant du troisième étage à la rue, son portier m'avait remis pour elle ce billet, qui était resté jusque-là oublié et enseveli dans la poche de mon habit des dimanches. Hélas! plût à Dieu que les souris de ma chambrette eussent mangé la lettre et l'habit! C'était une invitation d'un directeur de théâtre à l'auteur de *Zénobie,* que l'on attendait, disait-il, pour commencer les répétitions de son drame, reçu la veille par acclamation. Thérèse en fit lecture à haute voix, et dès lors je sentis que c'en était fait de son bonheur. Nous n'opposâmes qu'une résistance faible et sans espoir à l'invincible fascination qui l'entraînait : elle partit,... et sans retour!

Un mois après, nous pleurions, son père et moi, sur une lettre au cachet noir portant le timbre de Paris. Thérèse, impatiente de partir, n'avait trouvé, aux messageries de la ville voisine, de place vacante que sur l'impériale, et, battue tout un jour par la pluie et le vent, avait passé, à son arrivée, de la voiture sur un lit d'agonie. La gloire l'eût guérie peut-être; mais, à l'instant même où elle se traînait avec effort vers le théâtre dont les appels l'avaient égarée, ce théâtre, comme par une vengeance du Ciel, croulait dans les flammes avec ses oripeaux, ses décors, ses cartons, hélas! et le drame de *Zénobie!* Dès lors la fièvre redoubla et

eut bon marché de sa victime. Une circonstance singulière marqua les derniers moments de Thérèse ; comme son hôtesse l'invitait à essayer de quelque nourriture :

« Je dînerai ce soir, dit-elle avec l'air et l'accent du délire, je dînerai en belle et nombreuse compagnie ! »

Et, d'une main tremblante, elle se mit à tracer des invitations. Or voici quelle était la liste des convives :

Dryden, Malfilâtre, Savage, Chatterton, Gilbert, Escousse, Élisa Mercœur. . . . . .

Les jours, les semaines, les mois qui suivirent ces fatales nouvelles, furent pour moi, comme vous pensez bien, remplis de distractions douloureuses. Les caractères répondaient les uns pour les autres à l'appel de mes doigts tâtonnants ; je me barbouillais d'encre en essuyant mes pleurs, et, une fois entre autres, m'étant penché sur la *forme* humide d'un placard qui devait annoncer la mise en location de je ne sais quel appartement, je trouvai, en me relevant, ces mots, imprimés sur mon gilet, à l'endroit du cœur : *Vacant par suite de décès.*

NOTE. — « *Thérèse Sureau* était dans l'origine un feuilleton plutôt qu'une nouvelle. Le drame (si drame il y a) servait là de prétexte au développement d'un paradoxe. Des

conseils prudents, mais tardifs, imposèrent à l'auteur de larges suppressions qui, faites sur l'*épreuve* et quand il était trop tard pour supprimer la pièce entière, l'ont dénaturée complètement. »

HÉGÉSIPPE MOREAU. (Édit. de 1838.)

LE NEVEU DE LA FRUITIÈRE

Comment, malheureux ! répétait à son fils le père Lazare, cuisinier à Versailles, tu auras six ans à Noël, et tu ne possèdes pas encore le moindre talent d'agrément : tu ne sais ni tourner la broche, ni écumer le pot ! »

Et il faut avouer que le père Lazare avait quelque raison dans ses réprimandes, car, au moment où se passe cette scène, en 1776, il venait de surprendre son héritier présomptif en flagrant délit d'espièglerie et de paresse, s'escrimant, armé d'une brochette en guise de fleuret, contre le mur enfumé de la cuisine, sans souci d'une volaille qui attendait piteusement sur la table le moment d'être empalée, et de la marmite paternelle, qui jetait en murmurant des cascades d'écume dans les cendres.

« Allons, pardonnez-lui et embrassez-le, ce pauvre enfant : il ne le fera plus, » disait une paysanne jeune encore, fruitière à Montreuil et sœur de

l'irritable cuisinier. Marthe (c'était son nom) était venue à Versailles sous prétexte de consulter son frère sur je ne sais quel procès, mais en effet pour apporter des baisers et des pêches à son neveu dont elle était folle. Tout, dans le caractère et l'extérieur de cet enfant, pouvait justifier cette affection extraordinaire ; car il était espiègle et turbulent, mais bon et sensible, et gentil, gentil !... qu'on se tenait à quatre en le voyant pour ne pas manger de caresses ses petites joues plus fraîches et plus vermeilles que les pêches de sa tante. Mais le père Lazare grondait toujours. « Six ans ! répétait-il, et ne pas savoir écumer le pot ! je ne pourrai jamais rien faire de cet enfant-là ! »

Le père Lazare, voyez-vous, était un de ces cuisiniers renforcés et fanatiques qui regardent leur métier comme le premier de tous, comme un art, comme un culte, dont la main est posée fièrement sur un couteau de cuisine comme celle d'un pacha sur son yatagan ; qui dépouillent une oie avec l'air solennel d'un hiérophante consultant les entrailles sacrées, battent une omelette avec la majesté de Xerxès fouettant la mer ; qui blanchissent sous l'inamovible bonnet de coton, et tiendraient volontiers, en mourant, la queue d'une poêle, comme les Indiens dévots tiennent, dit-on, la queue d'une vache.

Il n'y a plus de ces hommes-là.

Quant à Marthe, la fruitière, c'était une bonne et simple créature, si bonne qu'elle en était... non pas bête, comme on dit ordinairement, mais, au contraire, spirituelle. Oui, elle trouvait parfois dans son cœur des façons de parler touchantes et passionnées, que M. de Voltaire lui-même, le grand homme d'alors, n'eût jamais trouvées sous sa perruque.

Il y a encore de ces femmes-là.

« Frère, dit-elle, émue et pleurant presque de voir pleurer son petit Lazare, vous savez, ce grand bahut que vous trouviez si commode pour serrer la vaisselle, et que j'ai refusé de vous vendre? je vous le céderai maintenant si vous le voulez.

— J'en donne encore dix livres, comme avant.

— Frère, j'en veux davantage.

— Allons, dix livres dix sous, et n'en parlons plus.

— Oh! j'en exige plus encore. C'est un trésor que je veux! »

Le père Lazare regarda sa sœur fixement, comme pour voir si elle n'était pas folle.

« Oui, poursuivit-elle, je veux mon petit Lazare chez moi, et pour moi toute seule. Dès ce soir, si vous y consentez, le bahut est à vous, et j'emmène le petit à Montreuil. »

Le frère de Marthe fit bien quelques difficultés, car au fond il était bon homme et bon père; mais

l'enfant en litige lui faisait faire, suivant son expression, tant de *mauvais sang* et de mauvaises sauces !... les instances de Marthe étaient si vives,... et, d'un autre côté, le bahut en question était si commode pour serrer la vaisselle !... enfin il céda.

« Viens, mon enfant, viens, disait Marthe en entraînant le petit Lazare vers sa carriole, tu seras mieux chez moi, au milieu de mes pommes d'api que tu manges avec tant de plaisir, que dans la société des oies rôties de ton père. Pauvre enfant ! tu aurais péri dans cette fumée... Vois plutôt, ajouta-t-elle avec une naïve épouvante : mon bouquet de violettes, si frais tout à l'heure, est déjà fané ! Oh ! viens et marchons vite : si ton père allait se dédire et te *revouloir !* »

Et elle entraînait sa proie si vite que les passants l'eussent prise à coup sûr, sans sa mise décente et l'allure libre et gaie de son jeune compagnon, pour une bohémienne voleuse d'enfants.

Le premier soin que prit la bonne tante, après avoir installé son neveu chez elle, fut de lui apprendre elle-même à lire, ce dont le père Lazare ne se fût jamais avisé : car, totalement dépourvu d'instruction, le brave homme n'en connaissait pas le prix, et on l'eût bien étonné, je vous jure, en lui apprenant qu'une des plumes qu'il arrachait avec tant d'insouciance à l'aile de ses oies pouvait, tombée entre des mains habiles, bouleverser le

monde. Le petit Lazare apprit vite, et avec tant d'ardeur que l'institutrice était souvent obligée de fermer le livre la première et de lui dire : « Assez, mon ange, assez pour aujourd'hui ; maintenant, va jouer, sois bien sage, et amuse-toi bien. » Et l'enfant d'obéir et de chevaucher à grand bruit dans la maison ou devant la porte, un bâton entre les jambes. Quelquefois l'innocente monture semblait prendre le mors aux dents. « Mon Dieu, mon Dieu ! il va tomber ! » s'écriait alors la bonne Marthe, qui suivait l'écuyer des yeux ; mais elle le voyait bientôt dompter, diriger, éperonner son manche à balai avec toute la dextérité et l'aplomb d'une vieille sorcière, et, rassurée, lui souriait de sa fenêtre comme une reine du haut de son balcon.

Cet instinct belliqueux ne fit qu'augmenter avec l'âge ; si bien qu'à dix ans, il fut nommé, d'une voix unanime, général en chef par la moitié des bambins de Montreuil, qui disputaient alors, séparés en deux camps, la possession d'un nid de merle. Inutile de dire qu'il justifia cette distinction par des prodiges d'habileté et de valeur. On prétend qu'il lui arriva même de gagner quatre batailles en un jour, fait inouï dans les annales militaires. (Napoléon lui-même n'alla jamais jusqu'à trois.) Mais son haut grade et ses victoires ne rendirent pas Lazare plus fier qu'auparavant, et tous les soirs le baiser filial accoutumé n'en claquait pas

moins franc sur les joues de la fruitière. Mais, hélas ! la guerre a des chances terribles, et un beau jour le conquérant éprouva une mésaventure qui faillit le dégoûter à jamais de la manie des conquêtes. Voici le fait : comme il se baissait pour observer les mouvements de l'ennemi, la main appuyée sur un tronc d'arbre et à peu près dans la posture de Napoléon pointant une batterie à Montmirail, le pantalon du général observateur craqua et se déchira par derrière, où vous savez, laissant pendre et flotter un large bout de la petite chemise que Marthe avait blanchie et repassée la veille. A cette vue, les héros de Montreuil pouffèrent de rire aussi fort que l'eussent pu faire les dieux d'Homère, grands rieurs comme chacun sait. L'armée se mutina, le général eut beau crier comme Henri IV, dont il avait lu l'histoire : « Soldats, ralliez-vous à mon panache blanc ! » on lui répondit qu'un panache ne se mettait pas là, et qu'on ne pouvait, sans faire injure aux couleurs françaises, les arborer sur une pareille brèche ; si bien que le pauvre général brisa sur le dos d'un mutin son bâton de commandant, et rentra dans ses foyers, triste et penaud comme les Anglais abordant à Douvres après la bataille de Fontenoy... Ce nom me rappelle une circonstance que j'aurais tort d'omettre, car elle influa beaucoup sur le caractère et la destinée du héros de cette histoire. Un pauvre vieux

soldat qui venait de temps en temps chez Marthe, sa parente éloignée, fumer sa pipe au coin de l'âtre, et se réchauffer le cœur d'un verre de ratafia, n'avait pas manqué d'y raconter longuement comme quoi lui et le maréchal de Saxe avaient gagné la célèbre bataille. Je vous laisse à penser si ce récit inexact, mais chaud, avait dû enflammer l'imagination du jeune auditeur. Depuis lors, endormi ou éveillé, il entendait sans cesse piaffer les chevaux, siffler les balles et gronder les canons; et plus d'une fois, seul dans sa petite chambre, il se fit en pensée acteur de ce grand drame militaire.

Il eût fallu le voir alors trépigner, bondir et crier :

« Tirez les premiers, Messieurs les Anglais ! — Maréchal, notre cavalerie est repoussée ! — La colonne ennemie est inébranlable ! — En avant la maison du roi ! — Pif ! paf ! Baound ! baound ! — Bravo ! le carré anglais est enfoncé ! — A nous la victoire ! vive le roi ! » Le pauvre Lazare se croyait pour le moins alors écuyer de Louis XV ou colonel. Une pareille ambition vous fait rire sans doute ! C'eût été miracle, n'est-ce pas, que le neveu de la fruitière pût s'élever si haut? Oui, mais souvenez-vous que nous approchons de 1789, époque féconde en miracles, et écoutez :

Lazare, engagé d'abord dans les gardes-françaises, malgré les larmes de sa tante, qu'il tâchait

en partant de consoler par ses caresses, ne tarda pas à devenir sergent. Puis le siècle marcha, et la fortune de bien des sergents aussi. Enfin, de grade en grade, il devint... Devinez. Colonel? — Il n'y avait plus de colonels. — Écuyer du roi? — Il n'y avait plus de roi. — Vous ne devinez pas? Eh bien! Lazare, le fils du cuisinier, Lazare, le neveu de la fruitière, devint général; non plus général pour rire et en casque de papier, mais général *pour de bon*, avec un chapeau empanaché et un habit brodé d'or; général en chef, général d'une grande armée française, rien que cela; et, si vous en doutez, ouvrez l'histoire moderne, et vous y lirez avec attendrissement les belles et grandes actions du général Hoche. Hoche était le nom de famille de Lazare. Hâtons-nous de dire à sa louange que ses victoires, bien sérieuses cette fois, le laissèrent aussi modeste et aussi bon que ses victoires enfantines à Montreuil. Aussi, lorsqu'un jour de revue il passait au galop devant le front de son armée, il y avait encore, à une fenêtre près de là, une bonne vieille femme qui couvait des yeux le beau général, haletante de plaisir et de crainte, et répétant comme vingt ans auparavant : « Mon Dieu! mon Dieu! il va tomber! » Quant au cuisinier grondeur de Versailles, il était là aussi, émerveillé d'avoir donné un héros à la patrie, répétant avec un certain air de suffisance à ceux qui l'en félici-

taient : « Vous ne sauriez croire combien j'ai eu de peine à élever cet enfant-là ! Figurez-vous, citoyens, qu'à six ans il ne savait pas écumer le pot ! »

POÉSIES DIVERSES

POÉSIES DIVERSES

DIX-HUIT ANS

J'ai dix-huit ans : tout change, et l'Espérance
Vers l'horizon me conduit par la main.
Encore un jour à traîner ma souffrance,
Et le bonheur me sourira demain.
Je vois déjà croître pour ma couronne
Quelques lauriers dans les fleurs du printemps;
C'est un délire... Ah! qu'on me le pardonne :
J'ai dix-huit ans!

J'aime Provins, j'aime ces vieilles tombes
Où les amours vont chercher des abris;
Ces murs déserts qu'habitent les colombes,
Et dont mes pas font trembler les débris.

Là, je m'assieds, rêveur, et dans l'espace
Je suis des yeux les nuages flottants,
L'oiseau qui vole et la femme qui passe :
J'ai dix-huit ans!

Bercez-moi donc, ô rêves pleins de charmes!
Rêves d'amour!... Mais l'aquilon des mers
A jusqu'à moi porté le bruit des armes :
La Grèce appelle en secouant ses fers.
Loin de la foule et loin du bruit des villes,
Dieux! laissez-moi respirer quelque temps,
Le temps d'aller mourir aux Thermopyles :
J'ai dix-huit ans!

Mais quel espoir! la France, jeune et fière,
S'indigne aussi de vieillir en repos;
Des cieux, émus par quinze ans de prière,
La Liberté redescend à propos.
Foudre invisible et captif dans la nue,
Hier encor, je te disais : « Attends! »
Mais aujourd'hui, parais; l'heure est venue :
J'ai dix-huit ans!

1828.

L'ABEILLE

Comme l'abeille fugitive
Qui fait son miel en voyageant,
Le chansonnier de rive en rive
Va bourdonnant et voltigeant;
Comme elle, du myrte à la treille
Il recommence vingt détours :
Vole, vole, petite abeille,
Vole, vole, vole toujours.

Hélas! je rampais, demi-nue,
Sans ailes d'or, sans aiguillon,
Quand tout mon essaim vers la nue
S'envola dans un tourbillon;
Mais Dieu me sourit, Dieu, qui veille
Sur un insecte sans secours,
Me dit : « Vole, petite abeille,
Vole, vole, vole toujours.

« Loin des tourbillons de poussière
Que font les grands et leurs laquais,
Dans la mansarde ou la chaumière
Murmure à de joyeux banquets;
Mais en fuyant pique à l'oreille
Les Midas qui peuplent les cours :
Vole, vole, petite abeille,
Vole, vole, vole toujours.

« Oui, garde bien, pauvre orpheline,
Un dard caché pour les méchants;
Mais, si quelque vierge enfantine
Cueille des bluets dans les champs,
Va bourdonner dans sa corbeille
Et fais-la rêver aux amours :
Vole, vole, petite abeille,
Vole, vole, vole toujours.

« Mon souffle a reverdi la terre
Teinte du sang des oppresseurs;
Longtemps l'éclat du cimeterre
Sur l'Hymette effraya tes sœurs;
Mais à la Grèce qui s'éveille
La Liberté rend ses beaux jours :
Vole, vole, petite abeille,
Vole, vole, vole toujours. »

Moi, dans les paroles divines
Je me confie, et sans savoir
Si sur des fleurs ou des épines
Il faudra m'endormir le soir,
Quand vient la brise je sommeille,
Et je m'abandonne à son cours :
Vole, vole, petite abeille,
Vole, vole, vole toujours.

—

1828.

UN SOUVENIR A L'HOPITAL

Sur ce grabat, chaud de mon agonie,
Pour la pitié je trouve encor des pleurs :
Car un parfum de gloire et de génie
Est répandu dans ce lieu de douleurs.
C'est là qu'il vint, veuf de ses espérances,
Chanter encor, puis prier et mourir;
Et je répète en comptant mes souffrances :
« Pauvre Gilbert [1], que tu devais souffrir! »

1. Ce nom fatal vient se placer comme de lui-même sous les jeunes plumes qui tremblent en l'écrivant. L'auteur de la *Satire du XVIIIe siècle* est une gloire consacrée devant laquelle on s'agenouille en fermant les yeux. Pour quiconque ose les ouvrir, il est évident que Gilbert ne fut ni un Chatterton, ni un André Chénier, ni même un Malfilâtre; mais il dut à son agonie solitaire une magnifique inspiration, et ses adieux à la vie, que tout le monde sait par cœur, suffiraient seuls, aujourd'hui qu'il a pris rang parmi les véritables poètes, pour faire taire à ses pieds tout reproche d'usurpation.

H. Moreau.

Ils me disaient : « Fils des Muses, courage!
Nous veillerons sur ta lyre et ton sort. »
Ils le disaient hier, et dans l'orage
La Pitié seule aujourd'hui m'ouvre un port.
Tremblez, méchants! mon dernier vers s'allume,
Et, si je meurs, il vit pour vous flétrir...
Hélas! mes doigts laissent tomber la plume :
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir!

Si seulement une voix consolante
Me répondait quand j'ai longtemps gémi!
Si je pouvais sentir ma main tremblante
Se réchauffer dans la main d'un ami!
Mais que d'amis, sourds à ma voix plaintive,
A leurs banquets, ce soir, vont accourir,
Sans remarquer l'absence d'un convive!
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir!

J'ai bien maudit le jour qui m'a vu naître;
Mais la nature est brillante d'attraits,
Mais chaque soir le vent à ma fenêtre
Vient secouer un parfum de forêts.
Marcher à deux sur les fleurs et la mousse,
Au fond des bois rêver, s'asseoir, courir,
Oh! quel bonheur! oh! que la vie est douce!...
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir!

1832.

SOUVENIRS D'ENFANCE

Après dix ans je vous revois,
Vous, que j'aimai toute petite;
Oui, voilà bien les yeux, la voix
Et le bon cœur de Marguerite.
Vous m'avez dit : « Rajeunissons
Ces souvenirs pleins d'innocence. »
Ah! j'y consens, recommençons
Un des beaux jours de notre enfance.

Comme ils sont loin ces jours si beaux!
Gais enfants que le jeu rassemble,
En souliers fins, en gros sabots,
Sur l'herbe nous courions ensemble.
Dans la vie, où nous avançons,
Nous ne marchons plus qu'à distance.
Ah! j'y consens, recommençons
Un des beaux jours de notre enfance.

Pauvre ignorant, vous m'instruisiez
Avec une peine infinie ;
Plus d'une fois, lorsqu'à vos pieds
J'épelais *Paul et Virginie*,
Je fus distrait à vos leçons,
Pour y rester en pénitence :
Ah ! j'y consens, recommençons
Un des beaux jours de notre enfance.

Quoi ! je chante, et pas un souris,
Pas un regard qui m'applaudisse !
Autrefois, quand je vous appris
L'air dont m'a bercé ma nourrice,
Un baiser fut de mes chansons
Le refrain et la récompense :
Ah ! j'y consens, recommençons
Un des beaux jours de notre enfance.

LA FAUVETTE DU CALVAIRE

FABLIAU NORMAND

*Aux amis de M. M***, qui me conseillaient de lui rendre visite pour le consoler d'un grand malheur.*

Oh ! non, je n'irai pas, sous son toit solitaire,
Troubler ce juste en pleurs par le bruit de mes pas :
Car il est, voyez-vous, de grands deuils sur la terre,
Devant qui l'amitié doit prier et se taire :
Oh ! non, je n'irai pas.

Lorsque de ses douleurs le blond fils de Marie,
Mourant, réjouissait Sion et Samarie,
Hérode, Pilate et l'enfer;
Son agonie émut d'une pitié profonde
Les anges dans le ciel, les femmes en ce monde
Et les petits oiseaux dans l'air.

Et, sur le Golgotha noir de peuple infidèle,
Quand les vautours, à grand bruit d'aile,
Flairant la mort, volaient en rond;
Sortant d'un bois en fleur au pied de la colline,
Une fauvette pèlerine
Pour consoler Jésus se posa sur son front.

Oubliant pour la Croix son doux nid sur la branche,
Elle chantait, pleurait et piétinait en vain,
Et de son bec pieux mordait l'épine blanche,
Vermeille, hélas! du sang divin;
Et l'ironique diadème
Pesait plus douloureux au front du moribond,
Et Jésus, souriant d'un sourire suprême,
Dit à la fauvette : « A quoi bon ?...

« A quoi bon te rougir aux blessures divines?
Aux clous du saint gibet à quoi bon t'écorcher?
Il est, petit oiseau, des maux et des épines
Que du front et du cœur on ne peut arracher.

« La tempête qui m'environne
Jette au vent ta plume et ta voix,
Et ton stérile effort, au poids de ma couronne,
Sans même l'effeuiller, ajoute un nouveau poids. »

La fauvette comprit, et, déployant son aile,
Au perchoir épineux déchirée à moitié,
Dans son nid, que berçait la branche maternelle,
Courut ensevelir ses chants et sa pitié.

Oh ! non, je n'irai pas, sous ce toit solitaire,
Troubler ce juste en pleurs par le bruit de mes pas :
Car il est, voyez-vous, de grands deuils sur la terre,
Devant qui l'amitié doit prier et se taire :
Oh ! non, je n'irai pas.

LA FERMIÈRE

ROMANCE

*Étrennes à Mme G****

Amour à la fermière! elle est
Si gentille et si douce!
C'est l'oiseau des bois qui se plaît
Loin du bruit dans la mousse.
Vieux vagabond qui tends la main,
Enfant pauvre et sans mère,
Puissiez-vous trouver en chemin
La ferme et la fermière !

De l'escabeau vide au foyer
Là le pauvre s'empare,
Et le grand bahut de noyer
Pour lui n'est point avare.

C'est là qu'un jour je vins m'asseoir,
Les pieds blancs de poussière;
Un jour,... puis en marche! et bonsoir
La ferme et la fermière!

Mon seul beau jour a dû finir,
Finir dès son aurore;
Mais pour moi ce doux souvenir
Est du bonheur encore :
En fermant les yeux je revois
L'enclos plein de lumière,
La haie en fleur, le petit bois,
La ferme et la fermière!

Si Dieu, comme notre curé
Au prône le répète,
Paye un bienfait (même égaré),
Ah! qu'il songe à ma dette!
Qu'il prodigue au vallon les fleurs,
La joie à la chaumière,
Et garde des vents et des pleurs
La ferme et la fermière!

Chaque hiver qu'un groupe d'enfants
A son fuseau sourie,
Comme les anges aux fils blancs
De la Vierge Marie!

Que tous, par la main, pas à pas,
Guidant un petit frère,
Réjouissent de leurs ébats
La ferme et la fermière !

ENVOI.

Ma chansonnette, prends ton vol !
Tu n'es qu'un faible hommage ;
Mais qu'en avril le rossignol
Chante, et la dédommage ;
Qu'effrayé par ses chants d'amour,
L'oiseau du cimetière
Longtemps, longtemps se taise pour
La ferme et la fermière !

Janvier 1836.

L'OISEAU QUE J'ATTENDS

ROMANCE

Les beaux soleils morts vont renaître,
Et voici déjà mille oiseaux
Pendant leurs nids à la fenêtre,
Peuplant les bois, rasant les eaux.
Tous les matins un doux bruit d'ailes
Me réveille, et j'espère... Hélas !
A mes carreaux noirs d'hirondelles
L'oiseau que j'attends ne vient pas.

L'ambition me fut connue
Quand je vis l'aigle au large vol,
Un jour, contempler de la nue
Les insectes poudreux du sol ;
Je vois à la tempête noire
L'aigle encor livrer des combats ;
Je le vois sans rêver la gloire :
L'oiseau que j'attends ne vient pas.

Voici le rossignol, qui cueille
Un brin d'herbe pour se nourrir,
Puis se cache au bois sous la feuille,
Pour chanter un jour, et mourir :
Il chante l'amour... Ironie !
Oiseau moqueur, chante plus bas ;
Et qu'ai-je besoin d'harmonie ?
L'oiseau que j'attends ne vient pas.

Plus loin, le martinet des grèves,
Sur un beau lac d'azur et d'or,
Comme un poète sur ses rêves,
Se berce, voltige et s'endort.
Dors et vole à ta fantaisie,
Heureux frère ; devant mes pas,
Moi, j'ai vu fuir la poésie :
L'oiseau que j'attends ne vient pas.

Arrive enfin, je t'en supplie,
Noir messager dont Dieu se sert ;
Corbeau qui, sur les pas d'Élie,
Émiettais du pain au désert.
Portant la part que Dieu m'a faite,
Arrive, il est temps ;... mais, hélas !
Mort sans doute avec le prophète,
L'oiseau que j'attends ne vient pas.

L'ISOLEMENT

ÉLÉGIE

*A Madame ****

De mon riche avenir vous voilà créancière,
Madame ; quand l'oubli me jetait en poussière,
Sur moi, poète obscur, l'autre jour, en passant,
Vous laissâtes tomber un mot compatissant.
Un mot, voilà tout... Mais, quand vous fûtes passée,
Cette parole d'or, oh ! je l'ai ramassée,
J'ai caché dans mon sein ma relique, et, depuis,
Je la porte les jours, je la baise les nuits.
Si ma reconnaissance avec délire éclate,
Si mon baiser brutal mord la main qui me flatte,
Madame, pardonnez, c'est que voilà deux ans
(Et deux ans à porter tout seul sont bien pesants !)

Qu'aux tourments de mon cœur nul cœur ne s'associe,
Et j'avais oublié comment on remercie.
J'ai supporté deux ans le mépris et la faim
Sans mêler de blasphème à ma plainte sans fin.
Je disais, résigné : « Lorsque Dieu fait un homme,
De ses bonheurs futurs il lui compte la somme :
« Prends, lui dit-il, et marche! » et moi, dès le départ,
Prodigue voyageur, j'ai dévoré ma part.

Enfant, j'ai vu passer dans ma vague mémoire
Des prêtres qui chantaient sur une bière noire;
A travers les sanglots, de moment en moment,
Un nom cher m'arrivait... mais ce souvenir ment;
Car de l'école à peine eus-je franchi les grilles
Que je tombai joyeux aux bras de deux familles;
Moi qui la veille, hélas! rêvant un autre accueil,
Me croyais orphelin sur la foi d'un cercueil.

Mon cœur, ivre à seize ans de volupté céleste,
S'emplit d'un chaste amour dont le parfum lui reste.
J'ai rêvé le bonheur, mais le rêve fut court...
L'ange qui me berçait trouva le fardeau lourd,
Et, pour monter à Dieu dans son vol solitaire,
Me laissa retomber tout meurtri sur la terre,
Où depuis mon regard dans l'horizon lointain
Plongeait sans voir venir le bon Samaritain.

Je veux bien acquitter mes dettes amassées,
Et payer en douleurs mes délices passées,
Dieu ! mais, puisque ta loi défend de murmurer,
Fais-nous donc des tourments que l'on puisse endurer !
La Pauvreté n'est pas l'hôte que je redoute ;
Je l'aime, c'est ma sœur ; la Faim, sans qu'il en coûte
Une heure à mon sommeil, un vers à mes chansons,
Entre et s'assied chez moi, car nous nous connaissons.
Je n'ai pas convoité sur mon lit d'agonie
L'or du voisin, qui sonne avec tant d'ironie ;
Ce qu'il me faut à moi, ce n'est pas seulement
Le vin de la vendange et le pain de froment ;
Ma prière avant tout demande à Dieu pour vivre
Le pain qui nourrit l'âme et le vin qui l'enivre :
L'amour !... Et je suis seul, déjà seul, quand j'entends
Frémir encor l'airain qui m'a sonné vingt ans !
La fatigue m'endort et le besoin m'éveille
Sans qu'un souhait ami caresse mon oreille.
Quand j'allais au printemps chercher dans vos jardins
Un sentier vierge encor du pied des citadins,
Sur mon cœur solitaire et qu'un vague amour tue,
J'ai pressé bien souvent un socle de statue ;
Et, miracle du Ciel ! bien souvent j'ai cru voir
La froide Galatée en mes bras s'émouvoir,
Voir des pleurs de pitié pendus à sa paupière,
Voir des souris éclos de ses lèvres de pierre ;
Et, quand ma plainte au marbre inspirait tant d'émoi,
Les cœurs vivants restaient pétrifiés pour moi !

Oh ! voilà le tourment auquel rien n'habitue,
Qui dévore les nuits et les jours, et qui tue.
Ce supplice inouï, quand je vous le nommais,
Vous ne compreniez pas : ne comprenez jamais,
Madame !... Au grand désert de votre capitale,
L'homme seul, voyez-vous, c'est l'antique Tantale ;
C'est le serpent coupé, vivace et bondissant,
Dont chaque tronçon veuf poursuit son frère absent ;
C'est l'homme enseveli tout vivant dans la tombe
Qui se réveille au bruit de la terre qui tombe,
Et, hurlant des appels que le ver entend seul,
Se débat convulsif dans les plis du linceul.
Mais au bonheur, après cette agonie amère,
Vous m'avez fait renaître, et vous êtes ma mère.
Pour me guérir enfin du coup qui m'étourdit,
Il ne fallait qu'un mot : ce mot, vous l'avez dit.
Et tout à coup voyez comme le charme opère :
« Courage ! » et je suis fort : « Espérance ! » et j'espère ;
Et d'un sommeil fiévreux je me réveille sain,
Honteux de ne pouvoir payer le médecin.
Oh ! patience ! un jour j'acquitterai ma dette.
J'ignore quel sera mon destin de poète :
Dois-je, tendant ma coupe à l'Amour échanson,
De l'écume qui tombe arroser la chanson ?
Phalène qui tournoie à l'éclair d'une épée,
Irai-je dans le sang picorer l'épopée,
Cueillir la blanche idylle en fleur dans le hameau,
Ou du saule pleureur effeuiller un rameau ?

Je doute encore ; mais cette moisson de gloire,
Vous l'aurez fait éclore, et j'ai longue mémoire,
Et, de mon frais butin parfumant vos genoux,
« Prenez, dirai-je alors : tout cela, c'est à vous !... »

SUR LA MORT D'UNE COUSINE

DE SEPT ANS

Hélas ! si j'avais su, lorsque ma voix qui prêche
T'ennuyait de leçons, que sur toi, rose et fraîche,
Le noir oiseau des morts planait inaperçu ;
Que la fièvre guettait sa proie, et que la porte
Où tu jouais hier te verrait passer morte...
Hélas ! si j'avais su !...

Je t'aurais fait, enfant, l'existence bien douce ;
Sous chacun de tes pas j'aurais mis de la mousse ;
Tes ris auraient sonné chacun de tes instants ;
Et j'aurais fait tenir dans ta petite vie
Un trésor de bonheur immense... à faire envie
Aux heureux de cent ans !

Loin des bancs où pâlit l'enfance prisonnière,
Nous aurions fait tous deux l'école buissonnière
Dans les bois pleins de chants, de parfum et d'amour;
J'aurais vidé leurs nids pour emplir ta corbeille,
Et je t'aurais donné plus de fleurs qu'une abeille
N'en peut voir dans un jour.

Puis, quand le vieux Janvier, les épaules drapées
D'un long manteau de neige et suivi de poupées,
De magots, de pantins, minuit sonnant, accourt,
Au milieu des cadeaux qui pleuvent pour étrenne,
Je t'aurais fait asseoir comme une jeune reine
Au milieu de sa cour.

Mais je ne savais pas... et je prêchais encore;
Sûr de ton avenir, je le pressais d'éclore,
Quand tout à coup, pleurant un long espoir déçu,
De tes petites mains je vis tomber le livre;
Tu cessas à la fois de m'entendre et de vivre...
Hélas! si j'avais su!

UN QUART D'HEURE DE DÉVOTION

Vous demandez, amis, comment s'est échappée
De ma plume profane une sainte épopée?
Écoutez : l'âme en deuil et la tristesse au front,
Un soir, je visitai Saint-Étienne du Mont.

A cette heure sacrée, heure où la nuit commence,
Quelques rares chrétiens peuplent seuls l'ombre immense,
C'est l'enfant à la bouche encor blanche de lait,
Qui dans ses doigts vermeils égrène un chapelet,
Et semble demander, dans sa fraîche prière,
Un souris fraternel aux chérubins de pierre;
La pâle mère en deuil, devant un crucifix,
Au vainqueur de la mort redemandant son fils;
Le vieillard qui, mourant, de ses lourdes sandales,
Comme pour dire : « Ouvrez », heurte aux funèbres dalles
Et, prêt à s'endormir de son dernier sommeil,
Aux pieds de Jésus-Christ s'étend comme au soleil...

Mais plus souvent, hélas ! c'est l'artiste profane
Contemplant aux piliers l'acanthe qui se fane,
Admirant des couleurs sur la toile où revit
Le fait miraculeux qu'un siècle expiré vit,
Époussetant de l'œil chaque peinture usée,
Et du seuil à la nef parcourant un musée.
Au milieu des autels qui s'écroulent partout,
L'autel païen des arts est seul resté debout.

Et, la rougeur au front, je l'avoûrai moi-même,
Qui suspens à la croix l'ex-voto d'un poème,
Dans le temple, au hasard, j'aventurais mes pas
Et j'effleurais l'autel, et je ne priais pas.

Autrefois, pour prier, mes lèvres enfantines
D'elles-mêmes s'ouvraient aux syllabes latines,
Et j'allais aux grands jours, blanc lévite du chœur,
Répandre devant Dieu ma corbeille et mon cœur.
Mais depuis, au courant du monde et de ses fêtes
Emporté, j'ai suivi les pas des faux prophètes.
Complice des docteurs et des pharisiens,
J'ai blasphémé le Christ, persécuté les siens.
Quand l'émeute aux bras nus, pour la traîner au fleuve,
Arrachant une croix à la coupole veuve,
Insultait, blasphémait Dieu gisant sur le sol,
De loin sur les manteaux je veillais comme Saul.
Mais, de vagues remords assailli de bonne heure :

« Où puiser, ai-je dit, la paix intérieure ?
Où marcher dans la nuit sans étoiles aux cieux,
Et sans guide ici-bas ? Enfants insoucieux,
Les uns, pour ne rien voir des hommes ni des choses,
Abaissent sur leurs fronts leurs couronnes de roses ;
D'autres, en proclamant l'idole liberté,
Sous le glaive légal tombent avec fierté,
Et promettent, mourants, de leur voix fatidique,
Au Teutatès moderne un culte druidique ;
Ou, soufflant la terreur sur l'Église et l'État,
Tonnent, bruyants échos, autour de l'apostat
Qui, disciple du Christ, au front sanglant du maître
Posa le bonnet rouge avec ses mains de prêtre.
Combien de jeunes cœurs que le doute rongea !
Combien de jeunes fronts qu'il sillonne déjà !
Le doute aussi m'accable, hélas ! et j'y succombe :
Mon âme fatiguée est comme la colombe
Sur le flot du désert égarant son essor ;
Et l'olivier sauveur ne fleurit pas encor... »

Ces mille souvenirs couraient dans ma mémoire ;
Et je balbutiai : « Seigneur, faites-moi croire ! »
Quand soudain sur mon front passa ce vent glacé
Qui sur le front de Job autrefois a passé.
Le vent d'hiver pleura sous le parvis sonore,
Et soudain je sentis que je gardais encore
Dans le fond de mon cœur, de moi-même ignoré,
Un peu de vieille foi, parfum évaporé.

Cependant mon genou, fléchi par la prière,
Se heurta contre un livre oublié sur la pierre,
Et la secrète voix qui parle aux cœurs élus
Murmura dans le mien : « Prends, et lis », et je lus.
Je lus avec amour ces quatre chants sublimes,
Dont l'auteur s'est voilé de quatre pseudonymes,
Mais où sur chaque mot le poète à dessein
Imprima son génie à défaut de son seing,
Page de vérité, qu'à sa ligne dernière,
Le Golgotha tremblant sabla de sa poussière.
Quand je me relevai plus léger de remords,
Comme au dedans de moi, c'était fête au dehors :
La vitre occidentale, allumant sa rosace,
D'une langue de feu m'illumina la face;
Les deux blancs chérubins, levant leur front courbé,
Avec plus de ferveur prièrent au jubé;
Et l'orgue, s'éveillant sous un doigt invisible,
D'un long et doux murmure emplit la nef paisible.
Et je versai des pleurs, et, reconquis à Dieu,
Au tombeau de Racine alors je fis un vœu.

Ce vœu, je l'accomplis en écrivant ces pages.
Les temps étaient passés des saints pèlerinages :
Je ne pouvais aller, courbé sous le bourdon,
Boire au Jourdain captif le céleste pardon ;
Au rivage où fleurit la parole divine
Ma muse ira du moins. Pars, muse pèlerine,
Conduite à Bethléem par l'étoile des rois,

Au Gloria des cieux mêle ta douce voix ;
Rallume l'âtre éteint de Marthe et de Marie ;
Consulte le voyant au puits de Samarie ;
Et, fidèle au gibet de ton Dieu méconnu,
Sous le sang rédempteur prosterne ton front nu,
Puis, malgré l'incrédule et ses bruits de risée,
Relève fièrement ta tête baptisée.

Dieu bénira mes chants ; sur les autels divers,
Puisqu'on sème des fleurs, on peut jeter des vers.
Depuis le temps antique où vibrait à tes fêtes
La harpe de David et des anciens prophètes,
N'est-ce pas, ô Seigneur, un encens précieux
Que l'encens du poète? et les anges des cieux
Ne se courbaient-ils pas, avides, pour entendre
Jean Racine toucher son luth pieux et tendre,
Quand il eut pour le cloître abandonné les cours
Et dans ton amour pur éteint tous ses amours ?
Et puis, mon grain d'encens, qui sait, fera peut-être
Pétiller l'urne éteinte entre les mains du prêtre.

J'ai dans mes souvenirs un fabliau bien vieux
Dont, au bruit de la mer et des vents pluvieux,
Mon aïeule bretonne, à la voix sibylline,
Berçait pendant la nuit mon enfance orpheline.
Un jour, Dieu sait pourquoi, l'élément nourricier
Qui prodigue la vie à ce limon grossier,
Le feu, manqua dans l'air : la nature vivante

Tressaillit tout à coup de froid et d'épouvante.
Les oiseaux, qu'un vent noir chassait en tourbillons,
Désertaient effarés les bois et les vallons.
Plus cruels de terreur, dans l'atmosphère humide
Les vautours se battaient. Le rossignol timide
Dit sa chanson de mort, et, lorsqu'elle finit,
Se cacha résigné, la tête dans son nid.
Fatigué d'un long vol, l'oiseau porte-tonnerre
Replia sa grande aile et dormit dans son aire.
Seul, pour sauver le monde agonisant déjà,
Le petit roitelet voltigea, voltigea
Jusqu'au sommet des cieux; mais, couvert d'étincelles,
A l'élément conquis il se brûla les ailes,
Et, dans les bois chantant pour le bénir en chœur,
Le Prométhée obscur tomba mort et vainqueur.

Que je succombe ou non à l'œuvre expiatoire,
A celui qui m'inspire, à Dieu *louange et gloire !*
Quand la brise du soir, en passant à travers
L'orgue du marécage aux mille tuyaux verts,
En pousse vers le ciel une plainte touchante,
Voyageur, ne dis pas : « Gloire au roseau qui chante ! »
Mais, le foulant aux pieds, dis : « Gloire au Dieu vivant
Qui féconde la boue et qui commande au vent ! »

LA SŒUR DU TASSE

Dans l'ombre de mon cœur mes plus fraîches amours,
Mes amours de seize ans, refleuriront toujours.

BRIZEUX.

Oh ! bien avant Mercœur, la Sapho de la Loire,
Le poète a servi de pâture à la gloire,
Sphinx dévorant qui veille aux portes de Paris;
Et peut-être (qui sait?) de la chambre où j'écris
Le Tasse un jour fut l'hôte, et ma table de hêtre,
Boiteuse, sous son coude a chancelé peut-être.
Assis sur l'escabeau, peut-être, où je m'assieds,
Il écoutait Paris bourdonner à ses pieds,
Et pensif, arrêtant chaque nue au passage,
Pour son pays lointain la chargeait d'un message.
Il ne l'envoyait pas à Ferrare, où pourtant
Aux genoux d'une Armide il dormit un instant ;
Non : sa blessure au cœur était enfin guérie ;
Non ; mais il soupirait : « Loïsa, sœur chérie,
Mes premières amours, que faites-vous là-bas?

Quand je jette au Destin le gage des combats,
Dame de ma pensée, au Christ d'un oratoire
Sans doute vos soupirs demandent ma victoire.
Oh ! priez : veuf de vous, mon cœur n'a point vécu ;
Mais je ne reviendrai qu'après avoir vaincu.
Vous sauriez bien encor, généreuse en silence,
De votre pauvreté me faire une opulence ;
Mais pour dot à ma sœur je n'irai plus offrir
Mon trésor de misère, et je saurai souffrir.
La Poésie aidant !... pour conduire ma plume,
Seul flambeau de mes nuits, quand l'œil d'un chat s'allume,
Des chœurs d'esprits follets, poétiques sabbats,
Viennent fleurir sous moi la paille des grabats ;
Des palmiers, des drapeaux, frissonnent sur ma joue :
Salut, bel Orient ! adieu, Paris de boue !
Chevaliers, ouvrez-moi vos rangs hospitaliers ;
Pour le Christ et l'honneur combattons, chevaliers ;...
Puis vient l'Amour Protée et ses métamorphoses :
Renaud, l'homme de fer, se rouille sur des roses ;
Clorinde l'infidèle expire, et son amant
Baptise avec ses pleurs un front pâle et charmant.
Mais l'Illusion fuit le jour qui l'intimide ;
Il brille, et tout s'en va : les preux, Clorinde, Armide,
Les armes, les drapeaux, les palmiers, tout enfin,
Tout : il ne reste là qu'un poète et la Faim !

« Oh ! Sorrente, Sorrente ! et, sur la plage verte,
Une blanche villa que le pampre a couverte ;

Un banc sous l'oranger d'où tombe la fraîcheur;
Et là nos entretiens si doux que le pêcheur
S'écriait, quand le son en frappait son oreille :
« Longue nuit, longs amours aux époux de la veille ! »

« La Fièvre n'osait plus s'asseoir à mon chevet ;
Même avant la douleur le remède arrivait :
Vous jugiez mes travaux, querelliez ma paresse;
Et toujours sur mon front pendait une caresse.
Souvent mon cœur, saisi d'un prophétique émoi,
Me révélait quelqu'un debout derrière moi;
Puis sur mes yeux tombait une main enfantine;
Puis, entre deux baisers, on me disait : « Devine ! »
Je devinais toujours : des parfums inconnus
Annonçaient aux païens l'invisible Vénus.
Ainsi, quand un nuage à mes yeux vous dérobe,
De vos cheveux bouclés, des plis de votre robe,
Je ne sais quel parfum d'une exquise douceur
Se répand et m'enivre, et vous trahit, ma sœur !

« Aussi, j'ai bien souvent frémi d'un doute étrange,
Et, les yeux sur vos yeux, dit : « Est-ce pas un ange?
« Pendant que je suivais là-bas un paladin,
« Le deuil sur la maison est-il tombé soudain ?
« Derrière moi sans bruit la vieille Alix a-t-elle
« Dans un linceul furtif cousu ma sœur mortelle ?
« Et, pour tromper mon cœur, cet ange au front si beau
« Daigna-t-il emprunter un nom sur un tombeau ? »

« Des bienfaits prodigués par votre amour céleste,
Dût cet amour s'éteindre, un souvenir me reste,
Et ce long souvenir est encore un bienfait.
Oui, ce que vous faisiez, votre image le fait :
Par le méchant qui règne et le sot qui prospère
Coudoyé, si je pleure et si je désespère,
Elle est là : son souris me défend de pleurer;
Son œil, ardent de foi, m'ordonne d'espérer.
Oh! le siècle entendra les chants que je lui livre :
Il n'aura pas ouvert ma tombe avant mon livre;
Ce livre, proclamant votre sainte amitié,
D'un avenir conquis vous promet la moitié ;
Et quand, sur nos tombeaux, relu par des voix tendres,
Voix de sœurs ou d'amants, il remûra nos cendres,
Nos spectres enlacés voltigeront près d'eux;
Nous ne ferons, ma sœur, qu'une gloire à nous deux! »

La gloire !... En répétant ce mot vide et sonore,
Il sourit de pitié, puis d'espérance encore;
Il s'endormit rêvant bonheur et gloire, mais
L'une arriva bien tard, l'autre ne vint jamais.
Quand il revit Sorrente et, sur la plage verte,
La villa tant aimée, il la trouva déserte.
Au vent de ses destins, alors, de cour en cour,
De prison en prison, il tomba; puis, un jour,
Le pauvre fou sentit, dans la ville papale,
Une douche de fleurs inonder son front pâle.
« Pour qui donc cette pompe et ce peuple à genoux? »

Disait-il, et chacun lui répondait : « Pour vous !
Pour vous Rome est en fête, et son prince en étole
Avec les saintes clefs ouvre le Capitole;
Pour vous il s'illumine, et ses joyeux échos
Chantent comme ils chantaient sur les pas des héros :
Car vous avez tenté des conquêtes plus rares,
O poète, et comme eux triomphé des barbares;
Car d'un laurier rival vous êtes possesseur :
Voyez... — Hélas! dit-il, je ne vois pas ma sœur! »

LA VOULZIE

ÉLÉGIE

S'il est un nom bien doux fait pour la poésie,
Oh ! dites, n'est-ce pas le nom de la Voulzie?
La Voulzie, est-ce un fleuve aux grandes îles? Non;
Mais, avec un murmure aussi doux que son nom,
Un tout petit ruisseau coulant visible à peine;
Un géant altéré le boirait d'une haleine;
Le nain vert Obéron, jouant au bord des flots,
Sauterait par-dessus sans mouiller ses grelots.
Mais j'aime la Voulzie et ses bois noirs de mûres,
Et dans son lit de fleurs ses bonds et ses murmures.
Enfant, j'ai bien souvent, à l'ombre des buissons,
Dans le langage humain traduit ces vagues sons;
Pauvre écolier rêveur et qu'on disait sauvage,
Quand j'émiettais mon pain à l'oiseau du rivage,
L'onde semblait me dire : « Espère! aux mauvais jours
Dieu te rendra ton pain. » — Dieu me le doit toujours!

C'était mon Égérie, et l'oracle prospère
A toutes mes douleurs jetait ce mot : « Espère !
Espère et chante, enfant dont le berceau trembla.
Plus de frayeur : Camille et ta mère sont là.
Moi, j'aurai pour tes chants de longs échos... » — Chimère !
Le fossoyeur m'a pris et Camille et ma mère.
J'avais bien des amis ici-bas quand j'y vins,
Bluet éclos parmi les roses de Provins :
Du sommeil de la mort, du sommeil que j'envie,
Presque tous maintenant dorment, et, dans la vie,
Le chemin, dont l'épine insulte à mes lambeaux,
Comme une voie antique est bordé de tombeaux.
Dans le pays des sourds j'ai promené ma lyre ;
J'ai chanté sans échos, et, pris d'un noir délire,
J'ai brisé mon luth, puis de l'ivoire sacré
J'ai jeté les débris au vent,... et j'ai pleuré !
Pourtant je te pardonne, ô ma Voulzie ! et même,
Triste, j'ai tant besoin d'un confident qui m'aime,
Me parle avec douceur et me trompe, qu'avant
De clore au jour mes yeux battus d'un si long vent,
Je veux faire à tes bords un saint pèlerinage,
Revoir tous les buissons si chers à mon jeune âge,
Dormir encore au bruit de tes roseaux chanteurs,
Et causer d'avenir avec tes flots menteurs.

A MON AME

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu ;
Fuis en chantant vers le monde inconnu !

A dix-huit ans, je n'enviais pas, certes !
Le froid bandeau qui presse les yeux morts.
Dans les grands bois, dans les campagnes vertes,
Je me plongeais avec délice alors ;
Alors les vents, le soleil et la pluie
Faisaient rêver mes yeux toujours ouverts :
Pleurs et sueurs depuis les ont couverts ;
Je connais trop ce monde,... et je m'ennuie.

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu ;
Fuis en chantant vers le monde inconnu !

Las et poudreux d'une route orageuse,
Je chancelais sur un sable flottant ;

Repose-toi, pauvre âme voyageuse;
Une oasis, là-haut, s'ouvre et t'attend.
Le ciel, qui roule, étoilé, sans nuage,
Parmi des lis semble des flots d'azur :
Pour te baigner dans un lac frais et pur,
Jette en plongeant tes haillons au rivage !

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu ;
Fuis en chantant vers le monde inconnu !

Fuis, sans pitié pour la chair fraternelle :
Chez les méchants lorsque je m'égarais,
Hier encor tu secouais ton aile
Dans ta prison vivante,... et tu pleurais;
Oiseau captif, tu pleurais ton bocage;
Mais aujourd'hui, par la fièvre abattu,
Je vais mourir, et tu gémis !... Crains-tu
Le coup de vent qui brisera ta cage?

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu ;
Fuis en chantant vers le monde inconnu !

Fuis sans trembler : veuf d'une sainte amie,
Quand du plaisir j'ai senti le besoin,
De mes erreurs, toi, colombe endormie,
Tu n'as été complice ni témoin.
Ne trouvant pas la manne qu'elle implore,
Ma faim mordit la poussière (insensé!);

Mais toi, mon âme, à Dieu, ton fiancé,
Tu peux demain te dire vierge encore.

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu ;
Fuis en chantant vers le monde inconnu !

Tu veilleras sur tes sœurs de ce monde,
De l'autre monde où Dieu nous tend les bras ;
Quand des enfants à tête fraîche et blonde
Auprès des morts joûront, tu souriras :
Tu souriras, lorsque sur ma poussière
Ils cueilleront les saints pavots tremblants ;
Tu souriras lorsqu'avec mes os blancs
Ils abattront les noix du cimetière...

Fuis, âme blanche, un corps malade et nu ;
Fuis en chantant vers le monde inconnu !

A MES CHANSONS

Au Val-Bénit partez, fils de ma muse!
A peine éclos, c'est là qu'il faut aller;
Partez sans moi, vous direz pour excuse :
« Il n'a pas, lui, d'ailes pour s'envoler. »

Lisant Rousseau qu'aiment tous les poëtes,
Là, j'ai coulé peu de jours bien remplis;
Mais sans remords j'ai quitté mes Charmettes;
L'air en est pur, ma pervenche est un lis.

Oh! quel bonheur de revêtir la brume
Sur le coteau comme un linceul flottant,
Et de chercher à l'horizon qui fume,
Là-bas, là-bas, le toit qu'on aime tant;

Et de poursuivre aux champs, aux bois, sans terme,
Un papillon, un rêve, un feu follet,
Sûr de trouver, de retour à la ferme,
Un doux accueil, du pain blanc et du lait!

Avec le pâtre au ravin j'allais boire.
M'inspirant là, pauvre et gai, j'y vécus;
Fontaine aux vers, quel conte dérisoire
T'a fait nommer la fontaine aux écus!

Je n'eus jamais ce qu'a la boulangère;
Mais quand l'amour me caressait alors,
S'il étreignait une bourse légère,
Il sentait battre un cœur plein de trésors.

Trésors perdus! la semence divine
Que j'étalais, vaniteux possesseur,
S'est envolée, et rien n'a pris racine,
Et cependant je vous disais : « Ma sœur,

Un beau laurier sur votre front d'ivoire
Remplacera la rose des buissons. »
Je le disais, et mon rêve de gloire
A, *comme tout,* fini par des chansons.

Au Val-Bénit partez, fils de ma muse!
A peine éclos, c'est là qu'il faut aller;
Partez sans moi, vous direz pour excuse :
« Il n'a pas, lui, d'ailes pour s'envoler. »

TABLE

Pages

Hégésippe Moreau, par A. Piedagnel. I

Note bibliographique. XXXI

CONTES.

Le Gui de chêne. I
La Souris blanche. 18
Les Petits Souliers. 41
Thérèse Sureau. 55
Le Neveu de la fruitière. 70

POÉSIES DIVERSES.

Dix-huit ans. 81
L'Abeille. 83
Un Souvenir à l'hôpital. 86
Souvenirs d'enfance. 88
La Fauvette du Calvaire. 90
La Fermière. 93
L'Oiseau que j'attends. 96
L'Isolement. 98

Pages

Sur la mort d'une cousine de sept ans. 103
Un Quart d'heure de dévotion. 105
La Sœur du Tasse. 111
La Voulzie. 116
A mon âme. 118
A mes chansons. 121

Imp. Jouaust.

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

a39003 002501624b

CE PQ 2367
.M6A6 1881
COO MOREAU, HEGE CONTES.
ACC# 1225572